

AOUT 1906
25^e ANNÉE
N° 197

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION
MENSUELLE
26, Rue Drouot



CAUSERIE (Souvenir de Hollande)

(Tableau de M. JULES BENOIT-LÉVY)

PRIX { 3 FRANCS ;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

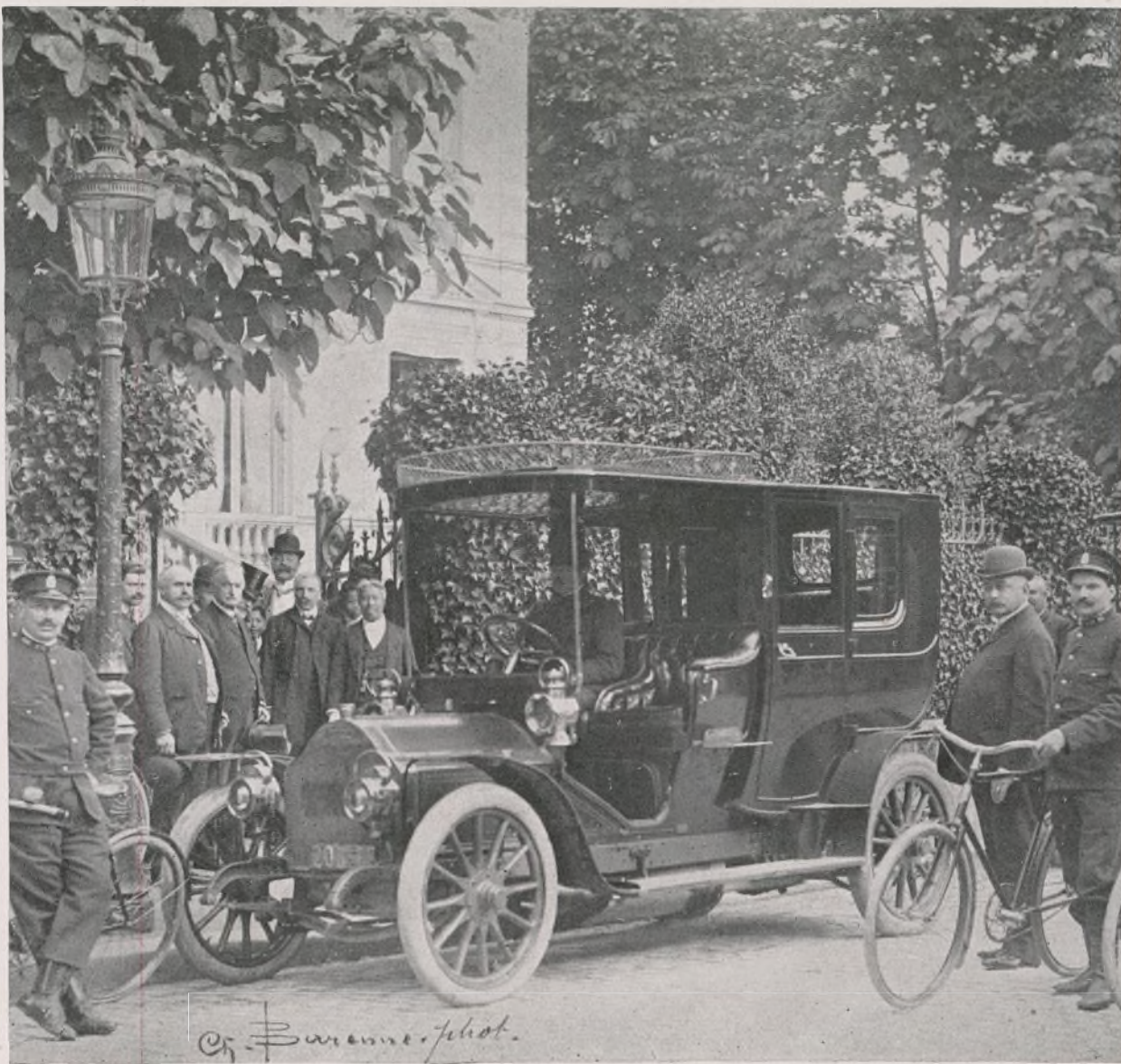
Abonnement { France 36 francs
d'un an { Étranger (Union postale). 42 —

Ayuntamiento de Madrid

SOCIÉTÉ LORRAINE DE DIETRICH

USINES
à
LUNEVILLE

MAGASINS DE VENTE
12, Avenue de Madrid
NEUILLY-SUR-SEINE



La Voiture "LORRAINE DE DIETRICH" de S. M. SISOWATH

LES Pères Chartreux
Expulsés de France
fabriquent maintenant à TARRAGONE
ESPAGNE
leur Liqueur bien connue

Cette fabrication se continue
selon les procédés dont
ils ont gardé le secret.

*La forme de la Bouteille
Le Nom,
l'Etiquette
seuls ont changé,
BIEN REGARDER pour
NE PAS CONFONDRE*

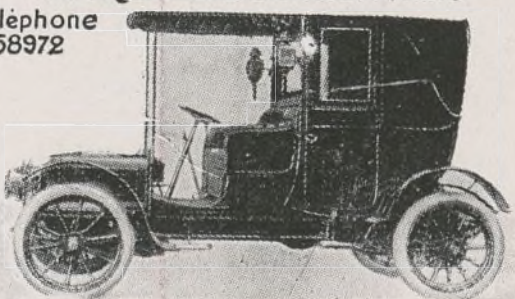
Luxuriance des SEINS
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**

Les seules qui développent, raffermis sent, reconstituent les SEINS, effacent les saillies osseuses des épaules et donnent au Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes pour la santé. Approuvées par les célébrités médicales. — Résultat durable.

FLACON AVEC NOTICE : 6 fr. 35 FRANCO
RATIE, Ph^{ie} 5, Passage Verdeau, Paris (9^e)
Dépôts: Bruxelles, Ph^{ie} SAINT-MICHEL
Genève, Droguerie CARTIER & JORIN

AUTOMOBILES ELECTRIQUES
DININ VOITURES DE VILLE
A. DE MASSOL & C^{ie}
Seuls Concessionnaires pour la France
59, Rue de la Boétie, PARIS

Téléphone
58972



VOITURES DE TOURISME
PANHARD-LEVASSOR-DELAUNAY-BELLEVILLE
ET TOUTES GRANDES MARQUES

LES CAPSULES D'APIOL
DES DOCTEURS
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES

Le Fl. 4^{fr} 50 F^{rs}. Ph^{ie} SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES d'EAU

CHEMIN de FER d'ORLÉANS

VOYAGE D'EXCURSIONS

aux

PLAGES de la BRETAGNE

TARIF G. V. n° 5 (ORLÉANS)

Du 1^{er} Mai au 31 Octobre, il est délivré des billets de voyage d'excursions aux Plages de Bretagne, à prix réduits, et comportant les parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle-Ile-en-Mer), Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.

DURÉE : 30 JOURS

PRIX DES BILLETS (aller et retour) :

1^{re} Classe, 45 fr. — 2^e Classe, 36 fr.

Faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour.

Faculté de prolongation de la durée de validité moyennant supplément.

En outre, il est délivré au départ de toute station du réseau d'Orléans pour Savenay ou tout autre

point situé sur l'itinéraire du voyage d'excursions indiqué ci-dessus et inversement des billets spéciaux de 1^{re} et de 2^e classe réduits de 40 0/0, sous condition d'un parcours de 50 kilomètres par billet.

Publications éditées par la Compagnie d'Orléans
et mises en vente

Dans ses principales Gares et Bureaux Succursales

LE LIVRET GUIDE ILLUSTRÉ

(Notices, Tarifs, Horaires) 0 f. 30 (franco 0 f. 65)

ALBUMS DE PHOTOGRAPHIES

Souvenir de mon voyage en Touraine.....	1 00
franco.....	1 15
Touraine, Bretagne, Auvergne.....	0 20
franco.....	0 30
Cartes Postales illustrées : La Touraine et ses châteaux, 2 séries de 6 cartes chacune, la série.....	0 30
franco.....	0 35

Brochures illustrées à 0^{fr} 10 (franco : 0^{fr} 20)

Le Cantal	La Touraine
Le Berry (au pays de George Sand)	Les Gorges du Tarn
De la Loire aux Pyrénées	Poitou-Angoumois
La Bretagne	Excursions en France
L'Aude	Rouergue et Albigeois

Les affiches illustrées publiées par la Compagnie d'Orléans, sont également mises en vente. S'adresser à l'Administration centrale, Bureau de la Publicité, 1, Place Valhubert, Paris.

L'IODHYRINE du Docteur DESCHAMP
EST LE SPÉCIFIQUE PAR EXCELLENCE de L'

OBÉSITÉ

CACHETS PILULAIRES
préparés par L. LALEUF, pharmacien à Orléans.
SEUL PRODUIT SÉRIEUX, GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF
Sans action nocive sur
LE CŒUR, L'ESTOMAC, LES REINS.
Fait MAIGRIR PROGRESSIVEMENT
EN QUELQUES SEMAINES
Ne laisse pas de rides. — Convient aux deux sexes.
Le Traitement complet : 10 francs. — Envoi
fco et discret contre mandat adressé à M. H. DUBOIS,
pharmacien, ex-interne, 5, rue Logelbach, PARIS
(Parc Monceau), Tél. 502-76, où une bascule de
précision est à la disposition de nos clients.

Principales Pharmacies de France et de l'Étranger.
Seuls concessionnaires pour l'Empire de Russie :
Luxembourg et C^{ie}, Varsovie, Zorawia, 40.

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. — Ph^{ie}, 12, b^e Bonne-Nouvelle, Paris.

CYCLES, Motocyclettes et Autos
"Albatros" H. BILLOUIN, Ing.
Const. 104, Av. de Villiers, Paris.
Bicyclettes neuves de gr. luxe, course et
route garanties d. 120 f., d'occasion en bon état d. 30 f.
Motocyclettes neuves, sur commande, route et course de
2 à 6 chevaux depuis 500 f., d'occasion depuis 150 f.
Voitures Automobiles neuves et sur commandes d. 2900 f.
2 et 4 places, d'occasion 500 f. Réparations et Transformations
Accessoires et Pièces détachées. Facilité de paiement.
Prix modérés. Catalogue franco. Téléphone 548-03

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des
Entremets fins
Dans toutes les bonnes Epicerie.

Les Chroniques du Mois

LES OMBRES SUR LE MUR

HEURES D'ÉTÉ...

8 heures du matin... L'abord des gares : C'est un flot de travailleurs de toutes les classes que déversent les trains de banlieue. C'est un troupeau de mercenaires de tous les âges. Ils se répandent sur les places et dans les rues, ils traversent les ponts. On voit s'empresse mécaniquement — vers quels buts fatidiques, vers quelles questions de vie ou de mort? — Ces fourmis noires sous un ciel bleu, voilé de brume, qui promet la chaleur. Les magasins, les administrations, les bureaux, les ateliers les absorbent... Mais quelques jeunes filles, par groupes enlacés, folâtraient encore sur le trottoir. Leurs mines sont un peu pâles et leurs yeux brillants, une fine sueur perle à leur nuque. Elles ont une élégance de quatre sous, en mousselines transparentes qui laissent deviner les bras, les épaules et la poitrine. Toutes portent une fleur au corsage et, serré sous l'aisselle, un journal plié à l'endroit du feuilleton.

Midi... Le soleil tape en plein. Les mendiants dorment sur les bancs. De grands diables vous envoient dans les jambes leurs arrosoirs balancés... Sur la Place de la Concorde il n'y a que l'obélisque, — et, au pied, affalés contre la grille, deux vendeurs de plans de Paris. Ils se lèvent soudain, se bousculent, se précipitent et leur course fait flotter dans l'air, derrière eux, les trente-deux vues de la capitale déployées comme un oriflamme. C'est qu'à l'entrée des Tuileries un couple vient d'apparaître : la femme grande, blonde, aux formes pleines, bien proportionnée, vêtue de coutil blanc et coiffée d'un petit chapeau de paille; l'homme plutôt replet, aux fins yeux bleus derrière des lunettes d'or, très déboutonné, laisse bouffer sa cravate et sa chemise; il tient d'une main son feutre gris et de l'autre un Bedaker. Dédaignant les invites du camelot, ce couple exotique franchit la chaussée, s'engage dans la rue Royale, gagne les boulevards. Il s'avance d'un pas tranquille, pesant, majestueux, comme on imagine que marchent les grands lions, sur le sable du désert, vers la source où vont boire les gazelles... Ces étrangers ont faim; ils cherchent un restaurant confortable.

5 heures... Décidément l'orage ne sera pas pour aujourd'hui. « Garçon, une citronnade glacée! » Le garçon apporte la citronnade, la dépose à ma portée et déjà le chalumeau frôle ma bouche aride. Mais soudain la table bascule, culbute, disparaît dans une tranchée du Métro. Petit inconvénient. La ville est actuellement bâtie sur pilotis. Je ne m'en plains pas. J'aime à me promener parmi ses fondrières. On y escalade des monceaux de pavés et des buttes de sable. Et puis, il y a de l'eau, énormément d'eau qu'on répand, dont on gâche le plâtre, dont on humecte les moellons, dans une brouette. Ah! ces moellons humides, ces beaux moellons jaunes et roses! Ils me rappellent les galeis veinés, porphyréens que je contemplai des heures entières à travers l'onde verte du Cattégat... Je m'assieds sur un madrier, et je pense : C'est l'heure où du vieux môle je pourrais détacher ma barque et ramer vers le soleil déclinant. Quand le soleil se couche sur la mer, il bâtit à l'horizon comme une contrée merveilleuse où l'on se flatte d'aborder. Les

maisons de la côte se décolorent. Et j'irais vers les chalutiers qui rentrent, je dirais aux pêcheurs : « Bonne pêche aujourd'hui? », ils me répondraient : « Meilleure qu'hier... » Et, puis, voilà, je suis ici... J'ai vu ce matin passer les petits omnibus de la gare de l'Ouest; ils portaient au moins dix malles entassées, avec des étiquettes de tous les hôtels de tous les pays; à l'intérieur, des familles entières, y compris la nourrice du petit dernier, s'entretenaient en riant des pays nouveaux qu'elles allaient découvrir! Je voudrais être un collégien pour avoir des vacances et ne rien connaître de la vie. Comme les trajets de chemin de fer semblaient longs, quand on avait dix ans!...

7 heures... J'habite sur la cour : Alors, quand sept heures sonnent, je me mets à ma fenêtre et je regarde des chats qui, en bas, comme au fond d'un puits, se disputent des morceaux de viandes, sur de gros tonneaux de je ne sais pas quoi. Mais ça n'est pas cela qui m'intéresse. Je m'intéresse au mur d'en face qui est très élevé et couronné de cheminées. Ce mur est percé de douze fenêtres parallèles. Six de ces fenêtres donnent jour à un escalier. Mais les six autres s'ouvrent sur six salles à manger. A sept heures elles sont toutes ouvertes : C'est admirable. On aperçoit la suspension immobile au-dessus de la table servie et, dans le fond lui vaguement le buffet de bois ciré. Le même décor se répète dans le cadre de chaque fenêtre. La maîtresse de maison dispose des radis en rond sur une assiette. Puis un monsieur entre, — ou plutôt six messieurs entrent dans les six salles à manger. On peut remarquer sur leur front la marque rouge qu'y laissa leur chapeau. Ils disent : Qu'avons-nous, ce soir, pour le dîner? Ensuite, s'étant allégés de leur alpaga qu'ils suspendent au dossier d'une chaise, ils s'installent près de la croisée, allument une cigarette et déplient un journal du soir. Mais leur regard est distrait; il erre sur le mur d'en face — sur mon mur — et paraît détailler les dessins fantastiques de ses salissures. On sent que ces honnêtes commerçants éprouvent du bien être dans leur « intérieur », qu'ils écoutent, par la porte entre-bâillée de la cuisine, refrir dans la poêle le beefsteack du matin et l'eau du robinet s'égoutter sur la carafe qu'on a mise à rafraîchir...

Minuit... Boulevards, parfums, tziganes, boissons glacées... La langoureuse ardeur des valses nous ranime. Les arbres sont plus étrangement verts sous l'éclat des lampes électriques. Les autos et les fiacres répandent d'heureux couples rieurs aux terrasses flamboyantes des restaurants et des cafés. Oh! comme la beauté des femmes, ce soir, est plus compliquée, plus mystérieuse, mieux invitante!... Je rentre à travers de vieilles rues désertes où, sur le pas des portes, des concierges en déshabillés sont assises. Je rentre et, de mon lit, j'aperçois la lumière qui veille chez une petite ouvrière que je connais... Je songe qu'au bord de quelque plage la mer est peut-être phosphorescente, ce soir... Je songe aux pays où maintenant c'est le jour, à des nègres étendus sur le sable. J'ai chaud. Une mauvaise odeur monte de la cour...

Je sens que des oiseaux sont ivres...

Sapristi! J'ai oublié ce beau vers de Mallarmé. Je me lève pour prendre le livre. Le voici.

Je sens que des oiseaux sont ivres...

Je sens... Je sens... J'ai sommeil, je vais m'endormir. J'éteins. Mais je ne peux pas m'endormir. Le vers de Mallarmé me poursuit :

Je sens que des oiseaux sont ivres...

Silence. Je m'allonge. J'attends le sommeil. Au loin, le roulement d'une carriole de maraîchers... On n'entend plus rien. Tout dort. Tout est mort. Non : dans le noir je perçois une chose qui bourdonne, vire, se tait puis de nouveau bruit comme une fine toupie ailée... Il y a un moustique!

JACQUES COPEAU

Causerie Médicale

Nous voici revenus au temps de la canicule; c'est le règne de l'insolation et de la dysenterie. Les Parisiens ont fui ou s'apprêtent à fuir à la mer ou à la montagne. Ceux d'entre eux qui, moins bien partagés, sont retenus par la nécessité dans leur bonne ville, sans pouvoir participer à la bienheureuse exode, ne s'abandonnent déjà plus que par ces mots : « Qu'il fait lourd ! »

Les jolies collines qui, en hiver, défendent le fond de cuvette qu'est Paris contre les rigueurs d'un froid trop vif, sont plutôt gênantes en été, car elles nous ravissent les délicieux courants d'air de la plaine.

Pour le médecin, l'été n'est pas autant qu'on le croit la saison du repos.

Sans doute aux chauds rayons du soleil, le tuberculeux semble revivre; mais combien d'imprudences menacent les bien portants.

L'été est surtout la saison de la grosse mortalité infantile. Ah! cette question de la mortalité infantile comme elle mériterait d'être plus connue du grand public, comme elle devrait nous intéresser tous! Quand on songe que chaque année à Paris, des centaines d'enfants meurent; que ce ne sont pas seulement des enfants déjà malades antérieurement, mal venus ou chétifs, mais que des enfants superbes et vigoureux, pleins d'une belle assurance de santé, sont en un instant terrassés par l'affreuse diarrhée infantile! Quand on songe surtout qu'avec un peu de soin, ces malheurs pourraient au moins en grande partie être évités, on voudrait voir partout vulgariser les règles d'hygiène si nécessaires et si faciles à suivre pour la santé de nos chers petits. Pour un peuple qui s'obstine à ne pas vouloir augmenter le nombre des enfants, cette question de la préservation de l'enfance a un intérêt vital.

On ne saurait trop répéter que sur 1000 enfants de 1 jour à 1 an, il en meurt près de 200. Si l'on songe que pour l'adulte la mortalité de la fièvre typhoïde varie entre 2 et 3 0/0 (statistique du service du professeur Chantemesse) à 10 0/0, on voit que l'enfance par le seul fait des imprudences de régime est mise dans un bien plus grand danger de mort que l'adulte par la fièvre typhoïde si redoutée.

L'hygiène de l'enfance pendant les grandes chaleurs, se résume pourtant en quelques préceptes qui ne demandent de la mère qu'un peu de soin.

Pour les nourrissons, au sein ou au biberon,

mères, évitez d'abord et surtout la suralimentation. Dites-vous bien qu'un enfant ne risque rien à avoir un peu moins qu'il pourrait peut-être prendre, qu'il est au contraire toujours en danger dès qu'on lui donne plus qu'il ne doit absorber. La suralimentation est le point de départ de tous les ennuis qui surviennent chez l'enfant : dyspepsie, entérite, maladies de la peau, etc.

Il n'est pas moins utile que l'aliment qu'on destine à l'enfant soit en tous points irréprochable. Puisqu'hélas, il n'est pas possible à tous les enfants de donner le sein, qu'au moins le biberon ne devienne pas un poison. On ne se représente pas assez que le lait « matière vivante » au moment où il sort de la mamelle, devient littéralement « un cadavre », c'est-à-dire de la matière vivante en voie de décomposition, à partir du moment où vous l'avez séparé de l'organisme producteur.

Si donc le lait recueilli n'est pas stérilisé, c'est-à-dire mis à l'abri de toute décomposition, dès sa traite, et s'il n'est consommé que très tardivement, ce n'est plus du lait que l'on prend, mais jusqu'à un certain point un bouillon de culture.

Que les mères donc se méfient de tout lait qui n'aura pas été stérilisé ou qui ne sera pas traité depuis peu de temps !

Chez l'enfant plus âgé, au danger du lait s'ajoute d'autres imprudences. Et d'abord les fruits ! Que de fois avons-nous vu des accidents graves, mortels parfois, chez des enfants de deux à trois ans auxquels des parents imprudents avaient laissé manger des fruits !

Ce ne sont d'ailleurs pas que les enfants qui soient victimes des accidents intestinaux. L'âge adulte qui n'est pas toujours celui de la prudence, est exposé, comme l'enfant, à de graves écarts de régime : on les paie de ces indispositions multiples, propres à l'époque des chaleurs, et qui sous le nom de cholérine cachent quelquefois des menaces sérieuses pour l'avenir. La statistique montre que chez l'adulte, pendant l'été, les maladies du tube digestif augmentent de fréquence dans la proportion des deux tiers. Tout cela s'explique par l'abus des boissons, surtout glacées, par l'abus des aliments froids, par la rapidité avec laquelle en cette saison fermentent toutes les denrées alimentaires.

Avec une bonne hygiène, un usage modéré de la boisson, une alimentation régulière, il est aisé de se mettre à l'abri de ces ennuis.

L'été est aussi la saison des refroidissements brusques, auxquels nous expose une trop facile sudation. Je vois souvent, en hiver, des familles pour lesquelles le moindre courant d'air, la moindre fenêtre ouverte est un cauchemar. On se cale le plus hermétiquement possible, et quant aux enfants, les mères terrorisées par l'idée du refroidissement, les transforment par l'accumulation des vêtements de toute sorte en véritables petits oignons ! J'ai trouvé ainsi jusqu'à douze « pelures » sur le même enfant !

Eh bien, ces mères habituées à regarder l'air comme un ennemi, font exactement ce qu'il faut pour créer les refroidissements, pour faciliter l'étiollement de leurs petits. C'est à elles surtout qu'il faut apprendre comment on se refroidit, comment en été les refroidissements sont plus faciles encore qu'en hiver. L'air par lui-même est un bienfait. A la condition qu'un bon vêtement maintienne autour de notre corps la chaleur qui en émane et empêche son refroidissement trop brusque, il n'y a nul inconvénient à ce que nous nous trouvions dans un air même un peu frais, mais bien équilibré. Le danger, c'est le refroidissement brusque et intense et le mode ordinaire du refroidissement, c'est l'évaporation d'une sudation.

Avez-vous vu ces alcarazas qu'on entoure d'un linge mouillé et que l'on place dans un courant d'air pour rafraîchir en été la boisson ? Eh bien, lorsque nous sommes mis en nage par une transpiration abondante, au moindre courant d'air nous sommes comme le contenu de l'alcarazas, brusquement

refroidis. C'est un principe de physique, bien connu, que l'évaporation détermine un abaissement de température ; ce principe nous le voyons s'appliquer à notre détriment toutes les fois que, en pleine sudation, nous laissons évaporer trop rapidement sur nous la sueur. Et voilà pourquoi l'été qui est la saison de la transpiration, est aussi celle des refroidissements brusques ; rhumes en apparence légers sur lesquels, en hiver, se grefferont des choses plus graves ; lombagos, névralgies, rhumatismes, tel est le lot de l'imprudent en été.

Il est facile pourtant de se prémunir contre tous ces dangers. Il suffit pour cela d'avoir comme principe absolu, de changer de vêtement après toute fatigue ayant déterminé une sudation abondante et si vous pouvez compléter par une bonne friction alcoolisée ou par une bonne douche froide, cela n'en vaudra que mieux : la douche froide, en faisant contracter les petits vaisseaux de notre peau, est pour ainsi dire la clef que l'on tourne pour arrêter la transpiration.

D^r SYMARN

Les Livres

LE BON TEMPS, PAR HENRI LAVEDAN. ♦♦♦♦ PARENTHÈSE AMOUREUSE, PAR PIERRE VALDAGNE. ♦♦♦♦ LES PRIMAIRES, PAR LÉON DAUDET. ♦♦ L'AMOUR S'AMUSE, PAR GASTON DERYS. ♦♦♦♦ UN ORAGE, PAR HENRI BUTEAU. ♦♦♦♦ UNE GRANDE DAME AIMA..., PAR ADOLPHE ADERER. ♦♦♦♦ UNE PAGE D'HISTOIRE RELIGIEUSE PENDANT LA RÉVOLUTION, PAR RENÉ DE CHAUVIGNY. ♦♦♦♦ LES DISPARATES, PAR CHARLES-HENRY HIRSCH. ♦♦ AMES SOUDANAISES, PAR PIERRE DORNIN. ♦♦♦♦ LE FRUIT, PAR ANDRÉ COUVREUR. ♦♦♦♦ LA NIÉE DE L'ABBÉ ROZAN, PAR M^{me} MARIE DE LA HIRE. ♦♦

J'ai eu bien souvent déjà l'occasion de maudire le théâtre tyran, qui nous emprunte tour à tour les meilleurs de nos écrivains et jamais ne songe à nous les rendre. Une fois en effet qu'ils ont éprouvé l'ivresse des succès dramatiques, connu la joie de faire vibrer à leur volonté toute une multitude de spectateurs, ils n'ont plus de souci des triomphes — bien moins émouvants, je m'en rends compte d'ailleurs — que leur réserveraient volontiers une foule de lecteurs, privés ainsi de tant de leurs auteurs favoris..... Mais qu'ils se réjouissent, ces pauvres lecteurs, voici qu'une éclatante revanche leur fut offerte, que l'un des plus illustres auteurs dramatiques de ce temps vint à eux un roman à la main. Cet auteur dramatique c'est Henri Lavedan qui récemment publia : *Le Bon Temps*.

Ce ne fut bien sûr pas un début, et je me garde d'oublier les volumes exquis de contes, de nouvelles et de romans que M. Henri Lavedan a publiés depuis quelque quinze ans. Mais dans presque tous, l'auteur dramatique est resté à côté du romancier ; souvent il lui prend la plume des mains pour lui dialoguer — et comment ! — ses histoires, tels *Beaux Dimanches* et *Leurs Cœurs* sans compter le glorieux *Nouveau Jeu*.....

Le Bon Temps au contraire, est un vrai roman sans dialogue. Ce détail pour fixer les lecteurs de romans sur la portée de leur victoire.

Ils peuvent s'en réjouir vraiment, car le roman est charmant, plein de bonne grâce souriante, d'esprit malicieux, de verve, et aussi d'émotion douce, paisible, exprimée sans éclat de voix et d'autant plus prenante.

Le Bon Temps dont nous parle M. Henri Lavedan, c'est la jeunesse, la jeunesse folle, insouciante, éperdue d'espérance, de foi en elle et d'ingratitude, hélas ! aussi quelquefois envers les « ancêtres » pour parler le langage de notre vieil ami Costard ; et pour le montrer ce bon temps de la jeunesse, dans toute sa joie, son entraînement et son désordre aussi, il nous conduit

avec Gaston Lecourtois, son héros, — gamin de vingt ans — échappé du logis paternel, à la cité Malakoff, à l'Hôtel d'Esparvant, un duc fétard en train de gaspiller au jeu les millions, l'argenterie et les meubles de ses ancêtres, et nous voyons évoluer là une série de personnages qui n'engendrent pas la mélancolie et font une fête invraisemblable. C'est la vie de bohème, mais une vie de bohème si complètement différente de celle que Murger inventa pour nous ; — je n'ai pas besoin de vous dire d'abord que les bohèmes de M. Lavedan parlent un français délicieux, même quand ils s'expriment en argot — un argot d'académicien ! Et leurs gaietés, leurs folies aussi tumultueuses, sont plus raffinées, avec eux, on éclate de rire moins souvent, et l'on sait mieux sourire ; ce sont enfin des bohèmes, ou plutôt de jeunes fétards contemporains de Bobette Langlois.

Ils s'en donnent à cœur joie et leurs aventures de jeunesse emplissent de joie, de soleil et de gaieté tout ce volume qui se termine par une page émouvante d'une mélancolie tragique, où nous revoyons, vingt ans après, quelques-uns de nos fétards d'autrefois, aujourd'hui rangés, célèbres et décorés, à côté du plus brillant d'entre eux, le duc d'Esparvant devenu, après l'ultime culotte, et après mille avatars, joueur d'orgue dans les carrefours.

Et le héros de M. Lavedan maudit cette jeunesse pendant laquelle « nous jetions tout, dit-il, nos forces, notre intelligence, notre cœur. Nous nous amusons ? Peut-être ! Je n'en suis pas très sûr. Mais à quoi ? J'ai honte aujourd'hui de ce qui faisait les délices de nos vingt ans ! » Cependant qu'une voix s'élève, — la voix d'un sage — et s'écrie « même si elle ne fut pas ce qu'elle aurait dû être, vous devriez la bénir et la remercier, cette jeunesse ! Elle vous a tant profité ! Vous vivez d'elle, de ce qui vous en reste ! C'est elle, — que vous accusez ! — qui vous a fait les hommes, les personnages d'aujourd'hui ! »

Et c'est tout de même le bon temps.

* *

Parenthèse Amoureuse, le nouveau roman de Pierre Valdagne, est, vous vous en doutez bien, charmant. L'écrivain subtil qui a signé *La Confession de Nicaise*, *Mon fils*, *Sa femme et Mon amie*, et tant de romans délicats, nous conte dans *Parenthèse Amoureuse* l'histoire analytique et complète d'une amitié d'homme et de femme.

Fanette a toujours été une honnête femme et le serait toujours si elle ne rencontrait quelqu'un qui lui plaît beaucoup plus que son mari. Mais Fanette a un ami, vous lisez bien, un ami, un véritable ami, Lucien, qui n'a jamais pensé que Fanette était une femme, qui vient constamment chez elle pour avoir de l'esprit, qui ne l'a jamais embrassée, et qui veille sur sa vertu. Aussi lorsqu'il voit son amie Fanette, troublée par la cour d'un croque-notes, se fâche-t-il tout rouge et fait-il comprendre à Fanette qu'il est absolument inconvenant qu'elle trompe son mari, si ce n'est avec lui Lucien, son ami, leur ami. Et Fanette en convient. Adonc... Mais, chose étrange, le plus grand charme a disparu. Leur liaison leur produit un effet singulier. Elle les gêne ; elle les ennuie ; et comme ces deux êtres infiniment aimables ne craignent rien ici-bas que la gêne et l'ennui, ils décident de redevenir ce qu'ils étaient auparavant, de simples et bons amis.

Vous voyez, l'amour, ici, n'est qu'une parenthèse. Reste à savoir — car la question se pose — si l'on peut supprimer cette parenthèse sans nuire à l'équilibre, à l'harmonie de la phrase définitive.

Ai-je besoin, après la substance du conte, de dire la malice et la fine subtilité, la verve et l'enjouement du conteur ? Mes lecteurs le devinent bien. Je les laisse. Ils sont en souriante compagnie, j'ai beaucoup de visites à faire et je ne suis pas en avance...

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro.)



Vie de César

NOUVELLE INÉDITE

DE CHARLES DERENNES

M. Doigtdieu, archéologue, s'étant rendu de bon matin sur l'emplacement d'un camp romain de son invention, faillit y piétiner un enfant en bas âge, ficelé dans des chiffons et qui vagissait. Plus habile à manier des objets vieux de vingt siècles que des êtres humains datant de deux mois, M. Doigtdieu considéra sa trouvaille avec appréhension, hésita un instant, puis, courageusement, s'en saisit et l'emporta dans la direction de la ville. Un peu gêné de la stupéfaction qu'il excitait sur son passage, il se hâta de mettre au courant les gens qu'il rencontrait :

— Voilà ce que j'ai trouvé au camp de César.

Un paysan ricana :

— C'est p'rêt'ben César en personne.

Le mot eut du succès. La foule qui grossit jusqu'à la mairie autour de l'archéologue répéta triomphalement : « V'là M. Doigtdieu qui ramène César. » Ainsi le marmot fut baptisé César par acclamations et, comme à quelques instants de là il fut effectivement reconnu mâle, l'employé municipal consacra officiellement cette appellation en l'inscrivant au registre de l'état civil.

César fut confié à une bonne vieille qui l'éleva de son mieux et qui, au bout de six ans, reçut trente francs et une médaille de bronze en récompense. Il se présentait à cette époque sous l'aspect d'un petit bonhomme fort laid et assez mal bâti, aux jambes trop courtes, à la tignasse rousse, aux yeux souriants et nigauds ; et ces yeux-là ne mentaient pas. Le maître d'école désespérant bientôt d'apprendre à César la première lettre de l'alphabet l'employa plus utilement à balayer la classe ; César pour qui l'étude était sans attrait maniait le balai avec une ardeur joyeuse ; il était complaisant, docile et sympathique comme un bon chien. Ses camarades, après l'avoir quelque temps appelé bâtard par malice, y renoncèrent, car ce titre n'avait pas l'air de l'émouvoir autrement.

Sa mère nourrice morte, il dormit un peu partout et fit à son gré l'école buissonnière. Quand il avait faim, il entrait dans la première maison venue, souriant largement et tournant entre ses doigts sa casquette ; on savait ce que cela voulait

dire et on lui octroyait volontiers un quignon de pain ou des rogatons dont il s'accommodait parfaitement. Mais ce fut en vain qu'on voulut lui faire prendre un métier ; des ateliers et des boutiques où on tenta de l'employer, César coulait vers la rue et ce qu'elle représentait pour lui de libre flânerie des regards si douloureux, il semblait si triste sur sa tâche, que ses patrons eux-mêmes ne pensaient pas à taxer sa paresse de mauvaise volonté. Les maigres ressources d'une charité qu'on ne lui refusait pas suffisant à son bonheur, il considérait vaguement tout labeur régulier comme une contrainte injuste et inutile. D'ailleurs, s'il souffrait de travailler, il aimait à rendre service : il s'acquittait avec tact et célérité des commissions dont on le chargeait et n'avait pas son pareil pour faire promener un chien. Et il ne réclamait aucun paiement. Si on lui donnait des sous, il courait au cabaret ; le vin le charmait et lui inspirait une gaîté qui avait le mérite de réjouir autant que lui ses compatriotes. Mais, plus encore que le cabaret son séjour d'élection était le bord de la rivière où il allait, l'été tendre des lignes ; les cigales grinçaient aux troncs des arbres, le soleil tombait à pic du ciel sur l'eau luisante, et, tout en épiait les oscillations des flotteurs, César se vautrait dans l'herbe chaude et qui sentait bon avec une volupté naïve de sauvage ou de bête.

Ce fut en cette posture qu'il vit un jour, sous les ormes de la berge, deux gendarmes venir vers lui. Il les salua poliment, leur demanda si la santé allait à leur désir ; ce vagabond vivait en bonne amitié avec les gendarmes eux-mêmes. Mais eux, cette fois, loin de lui répondre avec bienveillance, après s'être concertés silencieusement du regard, se précipitèrent sur lui et lui passèrent les menottes.

Il crut d'abord à une plaisanterie ; il affirma qu'elle était bien bonne ; on le pria brutalement de se taire. Alors il baissa la tête et ne souffla plus mot. Puis il pleura. Il n'avait pas sur le bien et le mal les renseignements précis d'un professeur de philosophie en Sorbonne, mais il avait vu parfois des gens vêtus comme lui traverser la ville entre deux gendarmes, et, sachant

ILLUSTRATION

DE GABRIEL NICOLET

Ayuntamiento de Madrid

les sentiments qu'un tel spectacle inspirait au commun des mortels il jugeait que c'était le plus mauvais cas où pût se trouver un homme de sa condition.

Le lendemain, dans une salle dont la splendeur sévère l'impressionna vivement, un monsieur lui affirma qu'il avait étranglé une rentière. César reconnut M. Le Jay, juge d'instruction. L'affirmation de M. Le Jay était catégorique, mais, à vrai dire, il avait ses raisons pour cela : l'assassinat de la rentière, que la ville inquiète ne voulait pas oublier, menaçait de rester impuni; c'eût été dommage; un criminel à « cuisiner » n'est pas une

teille à moitié vidée. Et il est de notoriété publique que vous avez un faible pour le bon vin.

— Pour sûr, répondait César dont les yeux brillaient tandis qu'il évoquait la saveur du bon vin et l'image d'une bouteille où il restait encore quelque chose.

— Ecrivez, concluait M. Le Jay en se tournant vers le greffier.

Et il hésitait un instant si la promptitude de ces graves aveux était due à son habileté professionnelle ou si elle dénotait de la part de César un extraordinaire cynisme. Par bonté d'âme évidemment, il inclinait vers la première hypothèse.



petite chance pour un magistrat qui a le souci de son avenir et qui se sent capable de mener subtilement une enquête. Peut-être, après tout, César était-il le coupable longtemps et vainement cherché; le désirant beaucoup, M. Le Jay le croyait presque, et en éprouvait pour César, avant même de l'interroger, une certaine gratitude. Il lui conseilla bienveillamment de ne pas chercher à égarer la justice et de le contredire le moins possible. Certes, César était à peu près sûr de ne pas avoir étranglé de rentière, mais il se serait bien gardé de contredire M. Le Jay; car, s'il n'avait jamais usé de raisonnement pour se conduire dans la vie, il savait, tout aussi bien qu'un animal domestique, associer de rudimentaires idées et agir en conséquence; et il avait notamment remarqué qu'il était profitable d'obéir aux grands de la terre et de partager leurs avis.

— César, disait M. Le Jay, vous avez tout intérêt, non seulement à ne pas égarer la justice, mais aussi à l'éclairer. On n'a constaté dans la maison du crime aucune disparition; mais ceci justement vous condamne : vous ne paraissiez pas tenir outre mesure à l'argent...

— Pour sûr, répondait César soucieux d'être aimable et que la soif de l'or n'avait en effet jamais tourmenté...

— Seulement (et ici M. Le Jay braquait vers César des regards aigus) il y avait sur la table de la cuisine une bou-

L'affaire ne traîna pas. Aux assises, la culpabilité ne faisant aucun doute, la responsabilité fut seule discutée. Les médecins l'affirmèrent limitée. L'avocat de César en profita pour faire entendre des accents pathétiques sur ce pauvre être, sur cet enfant trouvé, d'hérédité à coup sûr pitoyable, et que l'alcool, en outre, avait abruti. Dans sa péroraison, il laissa percer une pointe discrète de socialisme : c'était moins le criminel que la société qu'il jugeait coupable d'un tel crime... La plaidoirie fut trouvée originale. Quand la Cour rapporta un jugement condamnant César à cinq ans de travaux forcés, tout le monde fut d'avis qu'il devait à son avocat une fière chandelle.

M. Le Jay obtint son avancement; l'avocat fit un riche mariage; quant à César, les événements s'étaient précipités si vite qu'il partit pour le bagne le visage souriant et le cœur satisfait : il n'avait pas eu le temps de comprendre et, si cela lui arriva jamais, ce fut alors qu'il était suffisamment accoutumé à sa condition nouvelle pour n'en pas trop éprouver de chagrin.

Il fut grâcié avant la fin de sa peine. Il s'était attiré là-bas les sympathies de tous et aurait pu y vivre facilement; mais, au milieu de tant d'aventures bizarres, il n'avait jamais cessé de revoir en son cœur un coin de rivière luisante et des ormes bleus épandant leurs ombres sur des herbes propices



aux bons sommeils. Il revint dans sa ville comme au gîte d'un animal. Alors ce fut, durant quelques jours, une joie profonde; les sensations que lui offraient les objets et l'horizon familiers l'enivrèrent comme un bon vin dont il aurait bu sans que la bouteille fût jamais vide. Ce bonheur l'empêcha même de se rendre compte qu'il traînait l'épouvante sur ses pas. Il souriait au passage à un visage reconnu, puis se hâtait vers le plaisir d'en reconnaître un autre et n'avait pas le temps de constater qu'à son approche on détournait la tête avec horreur.

Mais, un peu plus tard, M^{me} Colombeau, l'épouse du pharmacien de la rue Basse, qui pastichait les *Diaboliques* dans un journal local et à qu'il ne manquait évidemment que d'habiter Paris pour acquérir une grande gloire littéraire, supplia son amant de lui faire connaître César. Elle était persuadée de trouver dans la conversation du criminel des documents précieux pour une nouvelle. L'amant, après s'être fait tirer l'oreille, comprenant qu'un refus ruinerait son prestige, s'embusqua dans la boutique de son ami le pharmacien et attendit que César passât pour l'appeler. Quand M^{me} Colombeau fut en face de son héros, elle avait déjà, dans son imagination, composé la nouvelle : « Avez-vous fait ceci, avez-vous fait cela, lui demanda-t-elle ? » — « Pour sûr, répondit-il, à tout hasard, en souriant. » M^{me} Colombeau jugea que c'était un type extraordinaire, une brute admirable dans son genre; son amant, dès lors, lui parut presque aussi quelconque et terne que son mari, et elle s'agaça étrangement de leur présence durant cet entretien peu banal.

« Assassin ! » un conte d'elle qui parut à quelques jours de là, eut un succès d'actualité considérable. Elle-même fit à César une réclame monstre dans les salons où elle récitait des vers : « Il dit des choses, c'est à vous donner le frisson, ma chère ! » La mode vint d'entendre l'assassin raconter lui-même son crime. On l'arrêtait au seuil des portes, on le faisait boire pour lui délier la langue... D'ailleurs, du moment qu'il n'avait tué que pour boire, il semblait qu'une générosité bien entendue envers son ivrognerie dût le rendre inoffensif... Peu à peu un récit définitif du crime se constitua par suggestion en son esprit, à l'aide des questions qu'on lui posait ordinairement et qui étaient inspirées par des détails trouvés dans la nouvelle de la pharmacienne.

— Voyons, César, raconte-nous comment tu as fait ?

— Je me versais un verre de vin, alle est arrivée, alle m'a traité de voleux, j'y ai serré le gosier, alle a fait : couic...

Alors un frisson secouait l'assistance; les yeux des femmes brillaient; les hommes hochaient la tête sous l'effet d'une terreur admirative. Et César, bientôt, devint une gloire locale. Un tailleur l'habilla de pied en cap, pensant avec raison qu'il était malséant de laisser en guenilles un homme de cette importance. Ce fut à

qui le comblerait de prévenances et de gâteries. Il eut même des aventures galantes. La pharmacienne parla sérieusement de donner une soirée en son honneur.

Il avait repris son habitude d'entrer dans les maisons; il saluait la société et débitait son histoire :

— Alle m'a traité de voleux... alle a fait : couic!...

Et, s'il apercevait une bouteille à côté de lui, il gardait obstinément les yeux fixés sur elle. Il avait remarqué à la longue que cela était d'un effet certain et qu'on lui tendait aussitôt la bouteille en le priant de la boire jusqu'au bout. Et il ne concevait pas la possibilité d'un bonheur supérieur au sien.

Ce fut alors que M. Jacassu, reporter parisien, rédacteur à l'*Universel*, entra en scène. Ayant accompagné dans la ville des ministres qui venaient poser la première pierre d'un pont, il entendit parler d'un assassin extraordinaire, nommé César, et dressa l'oreille. Son directeur lui avait récemment confié de grosses inquiétudes : le canard n'allait pas, les actionnaires montraient les dents, il fallait soulever une affaire passionnante, trouver par exemple un forçat innocent; c'était à la mode... Et Jacassu, bénissant le ciel, se fit conduire près de César. S'étant informé des moyens d'inspirer confiance à son futur héros, il lui offrit un dîner bien arrosé dans le meilleur hôtel de la ville. Le repas ayant servi d'exorde, Jacassu, au dessert, aborda résolument la question :

— César, dit-il, si vous voulez savoir mon avis, je suis persuadé que vous n'avez jamais étranglé de rentière.

César demeura stupide. Ça, par exemple, c'était trop fort ! Enfin, puisque tous les gens qui lui voulaient du bien affirmaient qu'il avait étranglé une rentière et puisque cela lui valait pour l'heure tant de bonheur, il était nécessaire que ce fût vrai. Le Parisien faisait erreur; César eut envie de le lui dire; mais c'était bien difficile, bien compliqué... Il se résigna, non sans inquiétude, et murmura piteusement :

— Pour sûr...

— Mon brave, dit Jacassu d'une voix vibrante, je vous ferai réhabiliter.

César ne comprit pas ce que cela voulait dire, mais ce monsieur avait l'air de lui vouloir tant de bien et le vin était si délectable que César, après une nouvelle rasade, sentit une reconnaissance infinie gonfler son cœur; et il ne trouva rien de mieux pour la manifester que de raconter une fois de plus la petite histoire qui avait l'air de faire tant de plaisir à tout le monde :

— J'y ai serré le gosier... alle a fait : couic!...

— Malheureux, s'écria Jacassu terrifié, gardez-vous bien de répéter cela désormais.

Cette fois encore, l'affaire ne traîna pas. Jacassu se démena comme un beau diable, conduisit vivement la contre-enquête et, après avoir trouvé à César plusieurs alibis, put conclure victorieusement à l'innocence. Dans la ville, le premier moment de stupéfaction passé, on déclara d'un commun accord que César était incapable de faire du mal à une mouche. A Paris les articles de Jacassu eurent un retentissement considérable, le journal augmenta son tirage dans de fabuleuses proportions; le parlement s'émut; le ministre de la justice pris à parti bafouilla piteusement; le ministère tomba; Jacassu fut décoré; M. Le Jay, dont le nom avait été flétri dans l'*Universel*, fut envoyé en disgrâce; quant à l'avocat qui avait jadis défendu César, comme il se trouvait quelqu'un pour faire la cour à sa femme, il commença vers cette époque à jouir justement d'une ample réputation de mari trompé.

Ce fut vraiment une bien belle fête que celle qui fut donnée par la municipalité à l'occasion de la réhabilitation de César. Revêtu d'habits éclatants, il fut promené le long des rues pavoisées et assis à la place d'honneur sur diverses estrades. Plusieurs notables, en de pompeux discours, exprimèrent leur

**

joie de voir le fils adoptif de la ville lavé de toute accusation infamante. Le soir, après un long banquet, César gorgé de viandes et de vins ne cessa de murmurer avec un sourire ineffable :

— Alle m'a traité de voleux, j'y ai serré le gosier, alle a fait : couic!...

Ces mots soulevèrent d'abord quelques rires. Puis ils parurent déplacés, et l'on remarqua que César était effroyablement ivre et manquait de tenue. A présent qu'il était innocent, comme tout le monde, on ne lui reconnaissait plus le droit de se singulariser, surtout de cette façon-là.

Les jours suivants, César recommença naïvement ses visites, racontant son récit familial, regardant comme d'habitude les bouteilles de vin qui se trouvaient près de lui et constatant avec un douloureux étonnement qu'on ne l'invitait plus à les boire. Plus tard, la tentation étant trop forte, il lui advint de s'en emparer sans qu'on l'en priât et de se faire chasser à coups de balai. Pour rentrer en grâce il murmurait parfois encore, sur un ton timide, presque suppliant : « J'y ai serré le gosier... alle a fait : couic!... » Mais cela n'avait plus l'air de charmer personne. On jugeait que la plaisanterie avait assez duré. César s'était moqué de la ville pendant de longs jours et on lui en voulait de le rappeler hors de propos. On trouvait en outre que c'était un triste sire, un personnage peu intéressant et qu'il sentait le vin à dix pas. Dès lors les portes se fermèrent à son approche. M^{me} Colombeau fut la première à dire : « Le maire devrait bien s'arranger pour débarrasser le pavé de cet ivrogne. »

Ses beaux habits s'usèrent. Il fut de nouveaux loqueteux,

avec cette différence qu'il s'était vu dans un autre état et que cela, maintenant, lui semblait pénible. Il revint vers sa rivière, tendit des lignes, mais cet humble bonheur ne le contentait plus. Pour la première fois de sa vie il essayait de réfléchir; il se demandait vaguement pourquoi l'univers, autour de lui, était soudain devenu hostile; il ne parvenait pas à le comprendre; il y avait là un mystère impossible à éclairer, il se débattait dans une obscurité qui ajoutait encore à sa peine.

Il fit connaissance avec la faim, n'eut plus d'argent pour boire et devint méchant. Alors l'ennui et le dégoût qu'il inspirait se transformèrent en haine. On lui refusa la charité, on lui lança des chiens aux trousses. Il erra sournoisement le long des murs, les yeux brillant d'un éclat mauvais, prit l'habitude de montrer le poing et de grommeler des insultes. Un boulanger affirma qu'il lui avait volé un pain. Un jour il frappa brutalement un enfant qui se moquait de lui. Le père du gamin, furieux, se mit à sa recherche : à la sortie de la ville, il apprit qu'on venait de voir, un instant avant son arrivée, César assis sur une borne, la tête dans les mains et pleurant à chaudes larmes.

On le trouva mort le lendemain au fond d'une carrière. On supposa qu'étant ivre il avait fait un faux pas et s'était tué en tombant. Il fut rapporté dans la ville sur un tombereau de fumier qui passait par hasard près de là. Le charretier, sous une forme expressive, résuma le sentiment général :

— Ça vaut mieux comme ça; l'animal devenait dangereux; il aurait sûrement fini par zigouiller quelqu'un.

CHARLES DERENNES.



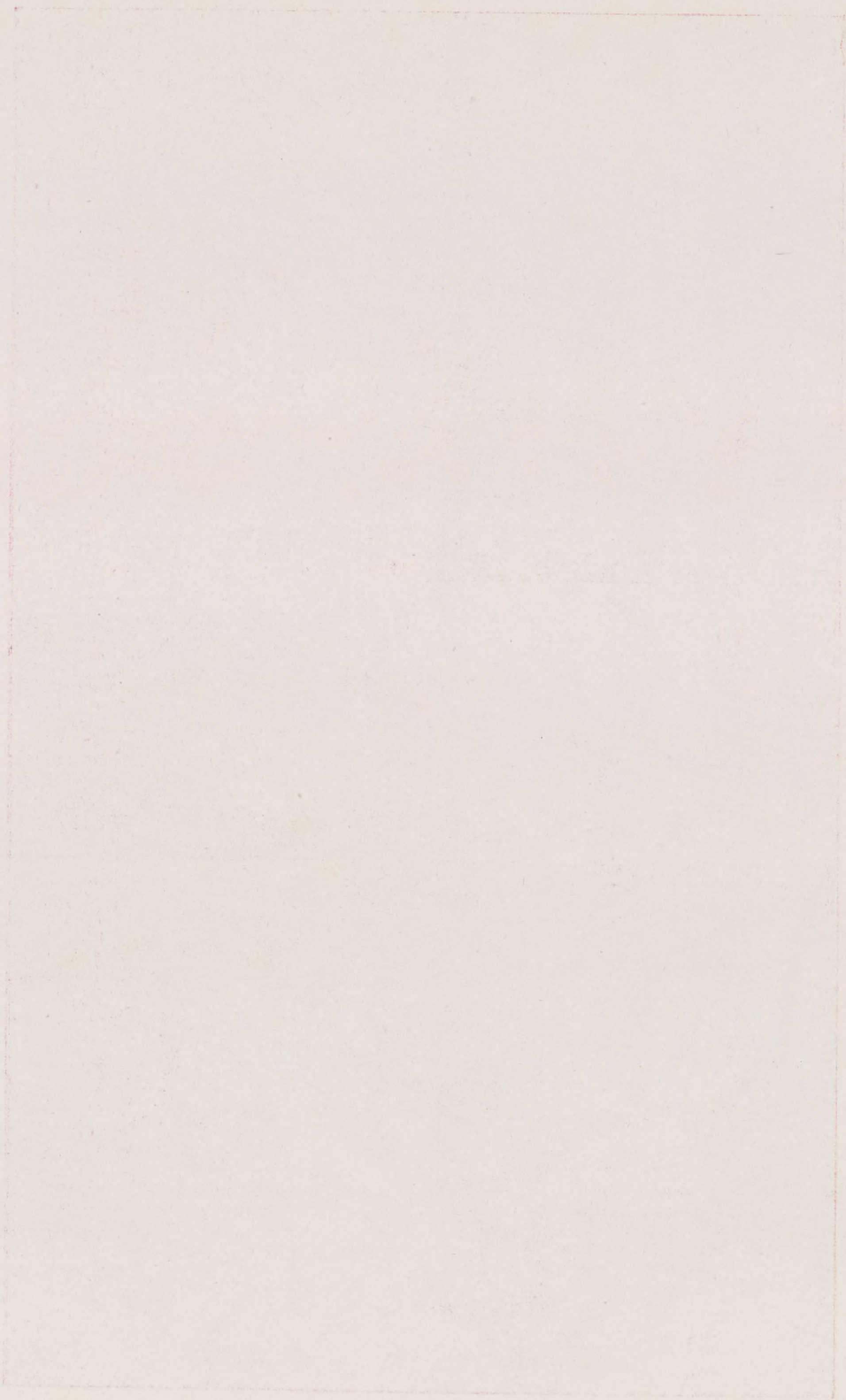


Collection de M. L. R.-M.

Reproduction interdite

ARIANE ET BACCHUS

(Portrait de la DUCHESSE DE BOURGOGNE)
Tableau de COYPEL



L'Été au Village

IMAGES DE ALFRED-M. LE PETIT

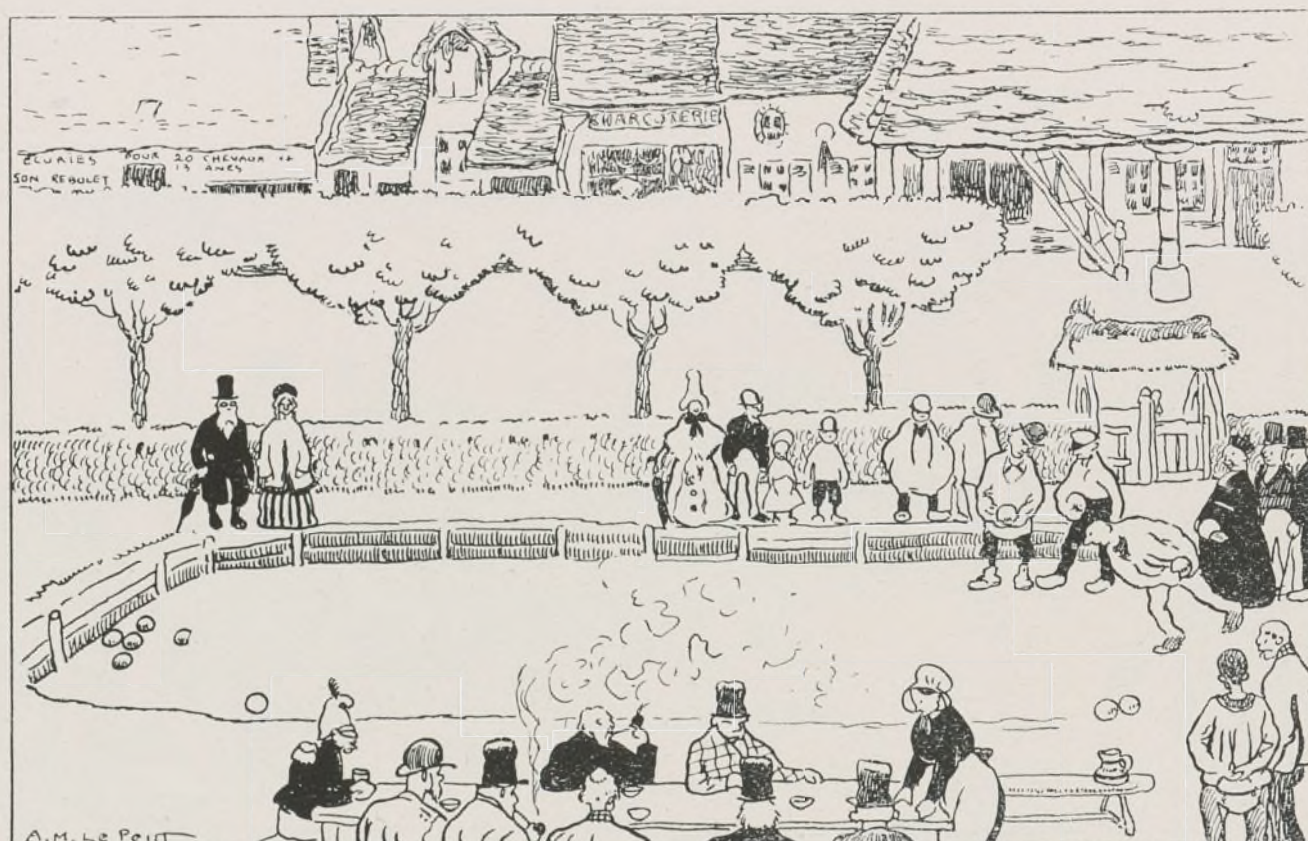


Près du cours, dans le rectangle qui leur est réservé, ces messieurs du jeu de boules s'en donnent à cœur joie. A tour de rôle, les voilà qui s'exercent à des lancements habiles; et malheur à celui qu'un faux mouvement écarte du succès; on en rira tout un mois dans la commune; autour d'eux les spectateurs se sont pressés en foule: ils sont vingt peut-être, vingt dont l'ironie grimace au coin de la lèvre: le meunier et sa famille, moins l'âne, M. le régent lui-même, qui ne dédaigne pas, parfois, de déloger le cochonnet, le receveur des contributions en retraite, homme grave qu'accompagne sa digne épouse; puis des loustics venus des fermes voisines, puis, assis à une longue table, devant l'auberge, les bourgeois cossus, pour qui les heures semblent brèves à fumer des pipes, à vider des bolées de cidre, et à s'improviser les arbitres des joueurs, entre des propos espacés sur la politique... mondiale du pays. Quelle joie que ces dimanches si vite écoulés!



14 juillet! Jour de joie officielle! On sait quelle sera la joie, mais on ignore un peu pourquoi elle est officielle; si ce n'est monsieur le Maire, qui n'oublie pas qu'en cette journée auguste, ses administrés viennent saluer en sa personne la République. Et même à cette occasion, la commune fouille dans son bas de laine, et y puise les « argents » nécessaires à l'estrade ornée de drapeaux, et aux six mâts auxquels seront suspendues trois guirlandes de lampions, ce qui constitue le menu du gala annuel.

Et voici M. le maire sur l'estrade accompagné de « sa dame », de ses « demoiselles » (qui ont bien grandi depuis l'année précédente) et de quelques favoris du pouvoir. L'instant est solennel: les pompiers du village défilent au rythme martial du tambour et du clairon, le casque luisant dominé par le plumet rouge, et le capitaine Triplesec en tête, le sabre à la main. La marmaille leur court presque dans les jambes; mais tout le pays est là le long de la rue de Paris, pour ce cortège si beau, si impressionnant! Et puis c'est le 14 juillet, quoi!



Eh des Cake-Walk et des Matichiche! Parlez-nous de la sauterie qui n'a qu'une très lointaine parenté avec l'art chorégraphique. Sur une planche que portent deux tonneaux, le gros Blaise souffle dans un piston enroué et son compagnon Colophane grince sur un violon un rythme de contredanse; et les couples se sont empoignés, garçons de labour et filles de ferme: et les voilà qui tournent, qui roulent, qui se secouent, avec presque de l'aisance dans leur gaucherie. Les gros souliers frappent le sol en cadence: les torsos frémissants des filles s'abandonnent aux bras robustes des gars qui les serrent. Et les vieux, cassés, fourbus, sur les bancs, à l'entour, regardent avec des yeux qui se souviennent cette jeunesse pesante, heureuse, pâmée... qui est la jeunesse tout de même.

RACONTÉES
PAR UN
BOURGEOIS DE PARIS

Ayuntamiento de Madrid



Hardi, les gosses ! Tournez, tirez, sautez ! Tout à l'heure l'école vous reprendra. La grammaire, qui vous semble amère, l'histoire que vous oublierez, et la fêrule qui vous laissera de cuisants souvenirs vous retiendront assez longtemps ! Et avec des cris de basse-cour, ils s'en donnent à cœur joie, les bambins de l'école ; on les a initiés à la déclaration des Droits de l'homme ; ils en ont le texte imprimé, affiché dans la salle où on les instruit ; mais pendant la récréation, ils n'ont cure des grands principes sociaux. De leurs voix stridentes que l'air avive, ils hurlent une ronde ; les mains vives, les cheveux embroussaillés, le teint brûlé par le soleil, ils jouent, ils sont heureux ; et si d'aventure, écoliers d'antan, vous passez près d'eux, vous ne pourrez vous défendre de vous arrêter, de les envier et de vous souvenir !....

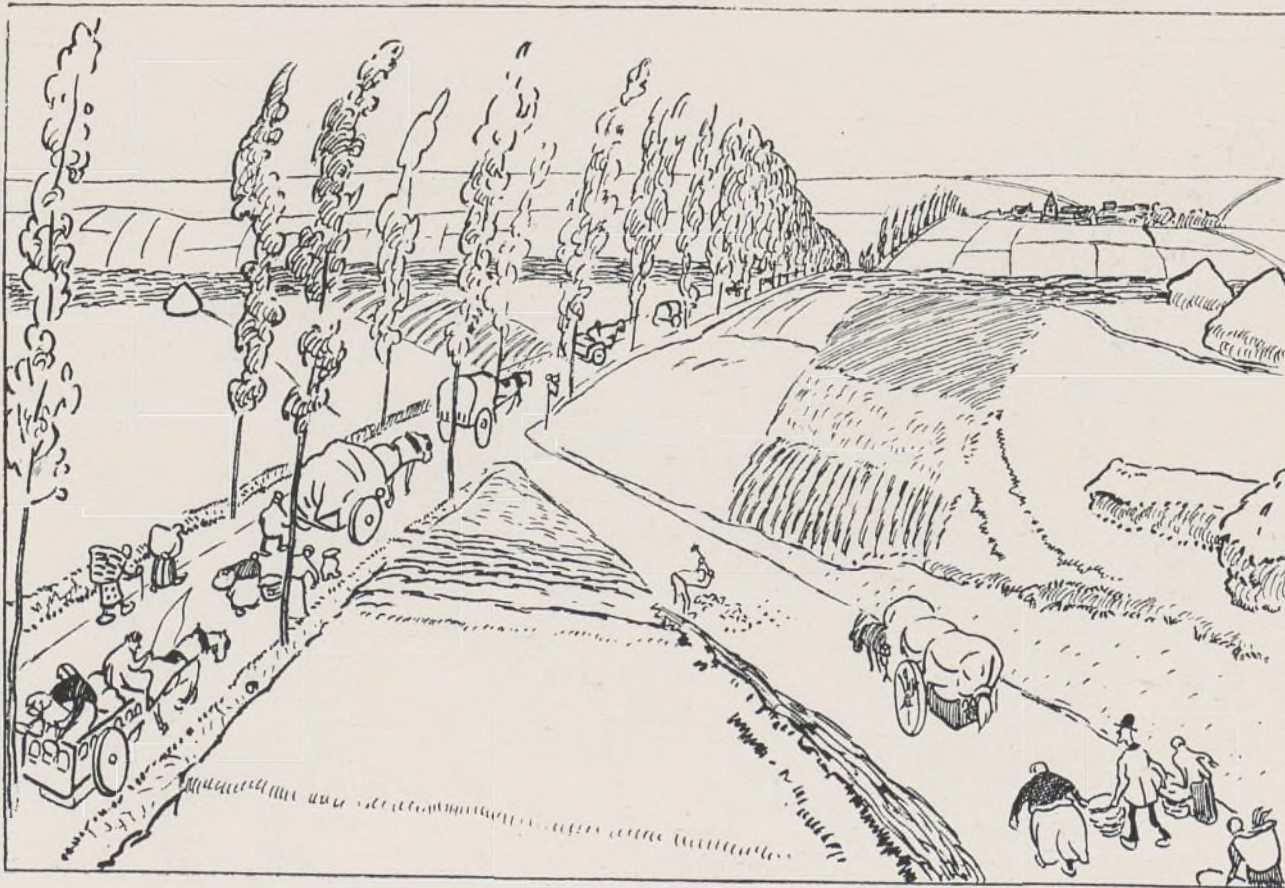


C'est le jour du marché à la ville prochaine, et voici que sur la route, venant de tous les villages d'alentour, les carrioles chargées forment une longue file : sous les bâches, de toiles vertes, grises, jaunes, bleues, on a entassé les paniers de légumes, de fruits ou des sacs de grains ; en d'autres véhicules, voici des veaux, des porcs, des poules, des oies, des canards ; le long de la route, le pas lourd, de pauvres gens marchent, les reins fourbus, sous le poids d'une hotte pleine, ou les bras sciés par l'anse des paniers. Et tout cela, le long de la route, qui traverse les champs, tout cela emplit l'air d'une monotone mélodie ; on dirait le cantique inarticulé de la peine humaine : bêtes et gens y font leur partie, résignés, sans impatience, ne sachant s'ils doivent espérer des gains futurs ; et sur leur passage les peupliers indifférents, formant une baie monotone, balancent leurs panaches argentés, où nul nid ne s'abrite.

La venue du permissionnaire ! Quel événement ! On l'entoure, on se place sur son passage ; on le salue, on lui parle, on lui raconte les menus faits du pays, on l'interroge ; surtout, on l'admire. Le front caché sous la majesté du casque, le torse pris dans la tunique, le fourreau du sabre, l'intimabulant sur le sol, le gosse de chez eux, dragon ou cuirassier, semble grandir et commande le respect ; s'il daigne ouvrir la bouche, on l'écoute avec attendrissement, et s'il a de l'imagination, et qu'il s'offre le luxe de quelque récit où la vérité sera naïvement infidèle, il est sûr du succès ; avant le soir, sa glose, transmise de bouche en bouche, aura tellement subi de changements, qu'elle sera peut-être devenue infiniment sincère. Et puis chacun veut voir en lui un héros ; c'est de la gloire latente pour le pays ; et la gloire, elle est si facile à aider chez les âmes crédules !



Sous le large auvent de chaume, agenouillées sur une planche, les lavandières se retrouvent chaque semaine pour leur besogne ménagère. Le torse penché en avant, les manches retroussées au coude, elles lavent leur linge sur la dalle en pente qui se perd sous l'eau : la brosse grince, le battoir s'abat à coups pressés, l'eau transparente et fraîche se trouble avec l'émulsion du savon ; parfois un mince filet bleu s'allonge dans le courant. Mais l'eau secouée, la brosse, le battoir ne sont pas seuls à se faire entendre. Les lavandières ont la langue bien pendue, et elles en abusent. Toutes jacassent à s'en donner la pépie ; et parfois même, on se dispute dans le lavoir communal, où l'on prend trop à la lettre le proverbe qui invite à laver son linge sale en famille.



Ça, c'est le jeu à la portée des gens aisés, car on paie pour y prendre part. Un industriel, faisant appel à l'adresse de ses contemporains, leur offre, moyennant rétribution, l'occasion de se procurer un canard. On a suspendu par le col, ainsi qu'il est montré dans le dessin, la bête morte, congrûment plumée. De chaque côté une barrière laisse le terrain libre. Le joueur placé à la distance de dix mètres, doit avec une barre de bois, trancher la tête du canard. Il y faut du coup d'œil et du biceps, et l'organisateur est toujours assuré d'une brillante recette, car les maladroits sont presque aussi nombreux que les joueurs, qui eux comptent des fervents dans tout le village. Aussi de chaque côté des planches les spectateurs sont friands de voir et le vainqueur recueille avec le canard décapité, des applaudissements nourris.



Ah ! les mauvais gamins ! Ils ont encore attrapé le chien de Mlle Gertrude, la vieille fille acariâtre, qui porte chaque année, vêtue d'un voile blanc, la bannière, à la procession du Rosaire de Marie ; et le chien court affolé, faisant bondir au bout de sa queue une casserole crevée, par une corde solidement attachée. Toute la canaille du village s'ébaubit de ce spectacle, et poursuit la bête de la voix et du geste. De toutes les chaumières, il part de gros rires béats : c'est une heure folle, une heure de joie irrésistible et cruelle. Et quand, après sa course furibonde, le chien, enfin libéré, sera rentré chez la vieille fille, fourbu, humilié, honteux, qui sait si ce sont des caresses qu'on lui prodiguera !

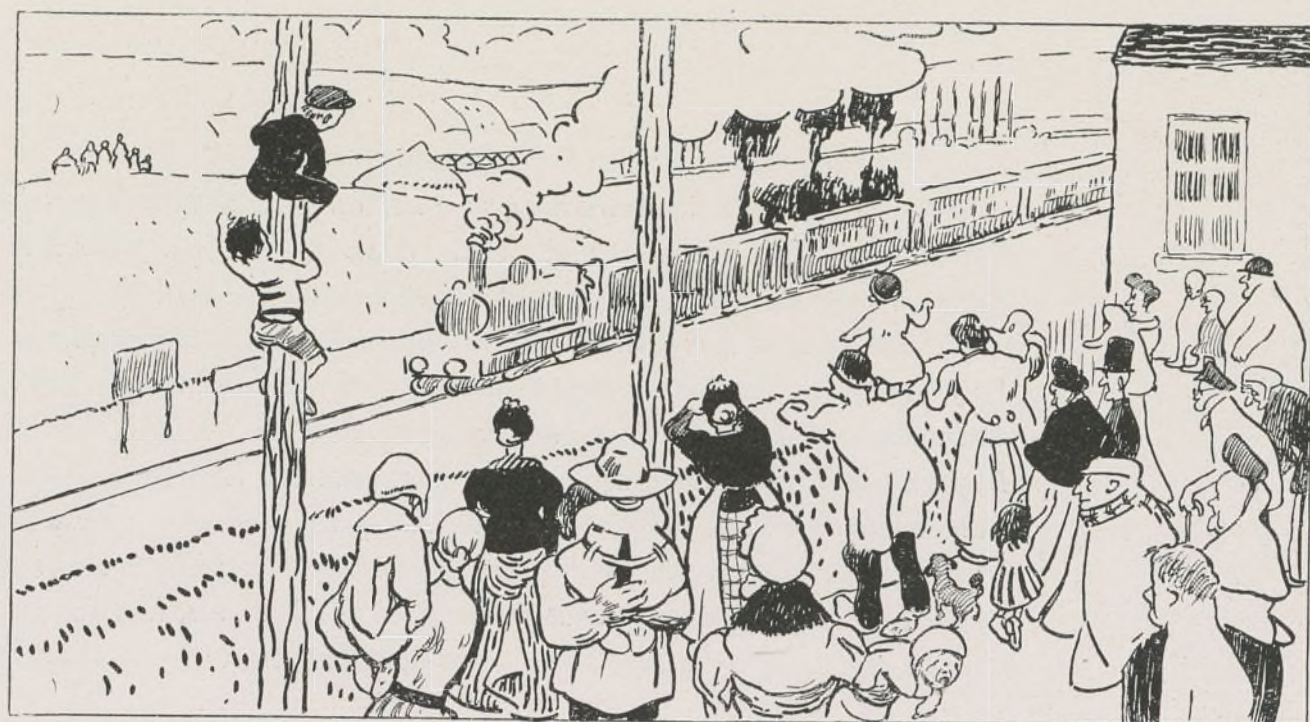


Comme on tient en grand pitié la rude et incessante fatigue des pauvres, et que l'Evangile enseigne que Dieu paie au centuple ce qu'on donne à ceux qui n'ont rien, on a réservé pour les mendiants un jour où ils sont certains de ne pas se heurter à des portes closes. Et ce jour-là, ils s'en viennent par théorie, défilé interminable, dont on ignore le point de départ, et dont on ignore le point d'arrivée ; errants éternels, loqueteux, vieux corps ankylosés, courbés comme des troncs de pommiers, infirmes qui semblent n'être plus que des fragments d'humanité, ils sont comme un nuage de misère qui passe. Mais, quand ils s'éloignent, leurs fronts sont moins tristes, leurs pas paraissent moins las : c'est que dans leur besace, il emportent leur miche de pain et leur lot de débris de victuailles, et dans leurs mains calleuses, qui tremblent, les piécettes dont la charité a fait leur fortune d'un jour.

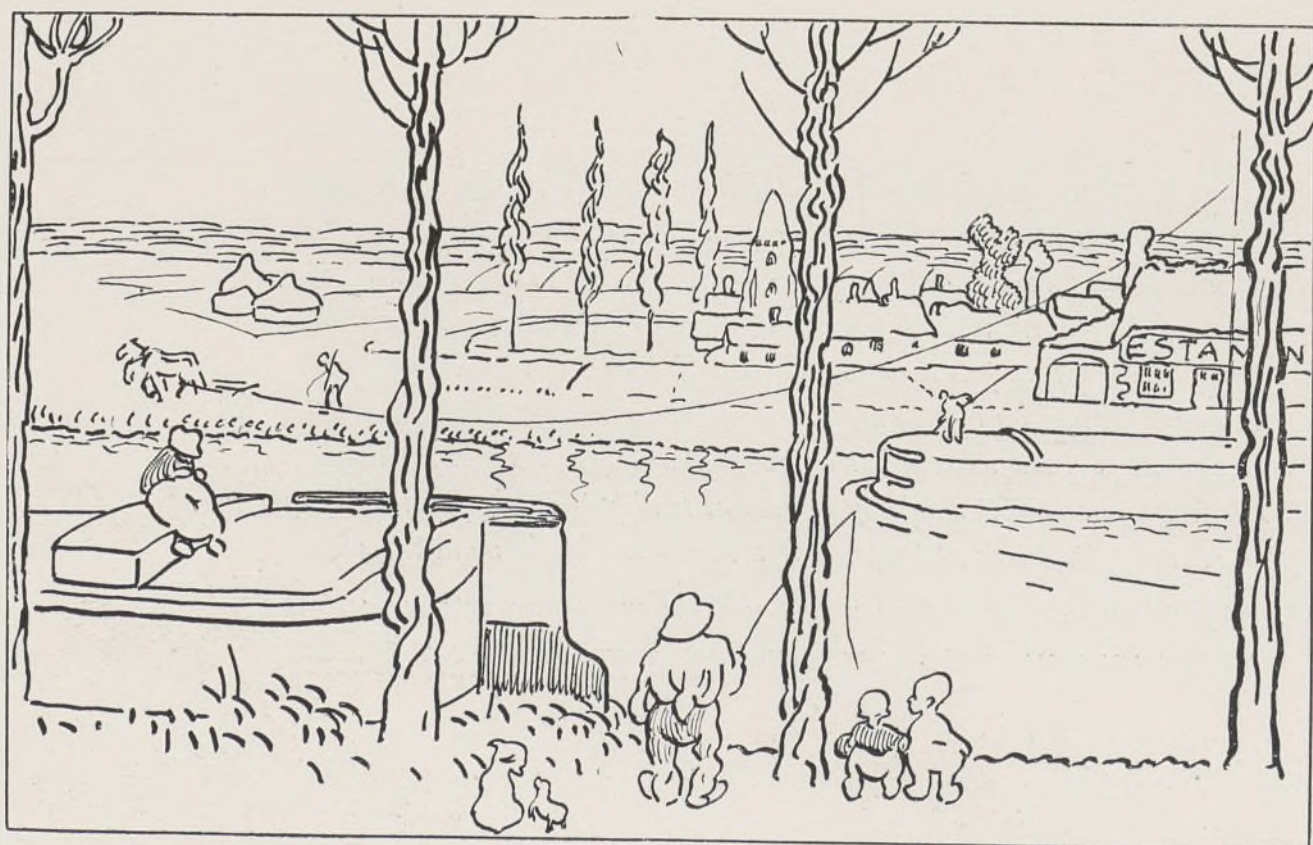


Gare à l'artiste qui ferait mine d'être impatient, pour n'être pas libre absolument dans son travail ! Celui-là ne pourrait pas tenir. Mais celui qui accepte avec bonne humeur toutes les curiosités du village, s'en tire sans trop de dégâts : autour de lui bêtes et gens viennent flâner l'ébauche ou la couleur, et pour peu qu'il ait un peu d'audace, l'artiste obtiendra des séances de poses, à bon compte, de tous les types, qui, en leur for intérieur, seront flattés d'être choisis par un « f'seu d'couleu qu'on connaît à Paris. » Vieilles femmes, filles de ferme, maritornes d'auberge et gamins se disputeront la faveur de la pose et des sous. De temps en temps on fera bien à l'artiste la mauvaise niche de pousser à terre, pendant qu'il travaille, son cheval et son parasol ; il est prudent de trouver cela très spirituel... la première fois.

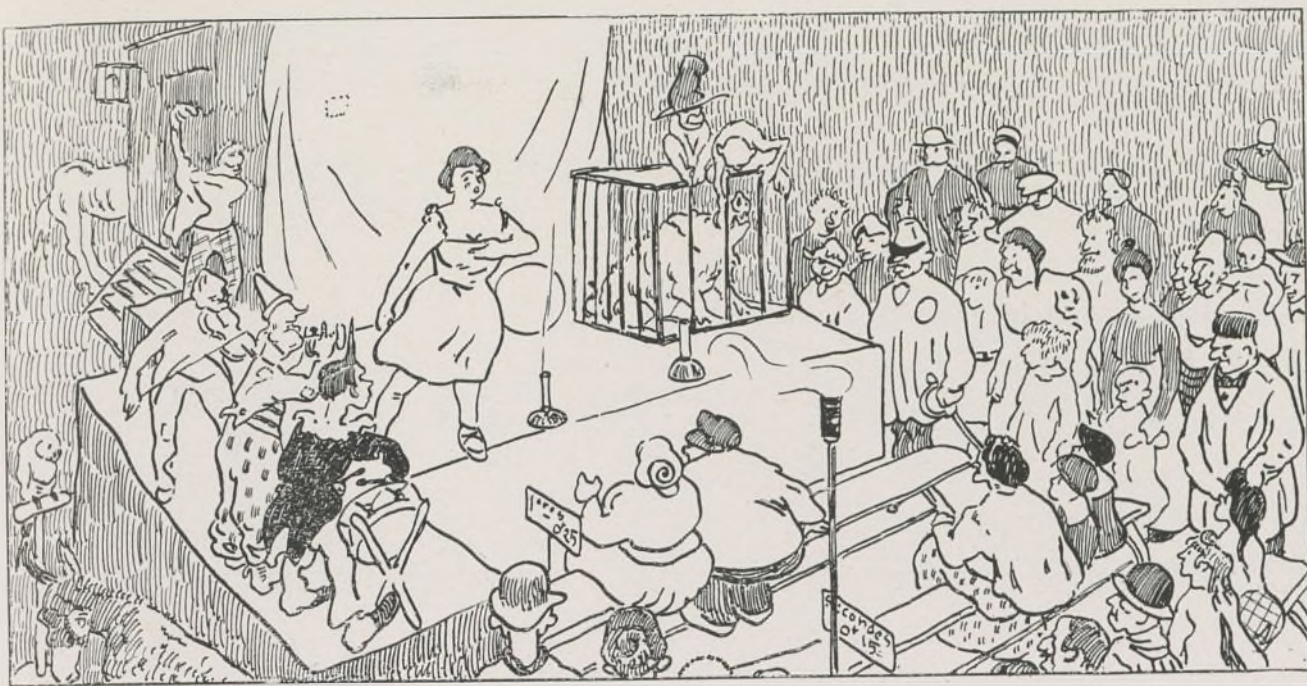
Et les gens de Paris disent qu'on s'ennuie à la campagne ! Pauvres ! Tenez, au village, le dimanche, après les vêpres, on s'en vient du côté de la gare : il y a là tout le pays, les vieux, recueillis mais non blasés, les jeunes attentifs, presque émus ; les gamins curieux, grouillants, aspirant à une épaule paternelle pour mieux voir. Voir quoi ? Mais, le rapide de 3 heures 17, parbleu, celui qui passe avec un grand bruit de ferraille, avec des balètements réguliers de sa machine, et le zig-zag parallèle et fiévreux de ses bielles. Remarque-t-on les gens qui sont ainsi entraînés ? On n'en a pas le temps : le rapide va passer, il passe, il est passé, et pour le village, un rapide, cela est un peu fantomatique et mystérieux : c'est de la vie qui se rue dans l'inconnu, vers un inconnu que le village ignorera toujours. Toujours ! Regrets... Espoir... On s'en moque dans la campagne.



La journée est finie, pour le travail, mais il fait clair encore ; on a mangé la soupe de bonne heure, et que faire en attendant le soir, à moins que l'on ne bavarde. Et sur le pas des portes, ou sur le parapet du petit pont, deux par deux, près l'un de l'autre, les gens potinent ; les cancans vont leur train ; on se conte à l'oreille les secrets du pays ; la chronique scandaleuse fait tous les frais des colloques à voix basse, qu'un gros rire retentissant comme un coup de clavier interrompt d'instant en instant : « On a vu la fille au père Bérard causer avec le gars à la Francine... », ou bien : « La femme au pharmacien s'est disputée avec la Gervaise pour une poule que son chien avait mordu. » Et cela se poursuit, commérages palpitants dans le soir qui vient, éteignant les traînées de feu du soleil disparu.



Oh ! comme il règne du silence ! Le soleil luit ; les arbres dressent leur panache que nulle brise ne balance ; l'eau court murmurant le long de la rive un continu et discret clapotis ; sur le chaland amarré, la vieille tricoteuse a laissé sur ses genoux tomber aiguilles et peloton de laine, et, la tête écroulée sur la poitrine, elle dort, elle dort sans rêve. Seul, debout et muet, le pêcheur à la ligne attentif, laisse couler les heures, en tentant vainement le poisson espiègle, de son traître hameçon. Et près de lui, respectant sa sécheresse verbale, deux bambins suivent des yeux, non sans envie, ce bras qui se relève pour de grands gestes conquérants, et cette ligne si malhabile à opérer des conquêtes. Mais le poisson ne mord toujours pas, et le soleil tournera à l'horizon, avant que le moindre gardon se soit laissé prendre à l'appât des vers de vase. Oh ! comme il règne du silence !...



Voilà les saltimbanques ! C'est le bruit qui dès le matin a couru de porte en porte. Et tout le village s'est éveillé ; dès longtemps avant le défilé qu'on regardera passer, comme si des caravanes closes devait s'envoler déjà l'aimant mystérieux, inventé par la légende, des figures sont collées aux vitres ou se penchent aux bords des fenêtres étroites ; et sur la route le long cortège s'avance ; les claquements des fouets se mêlent à un bruit permanent de ferraille ; des chevaux, fatigués par une rude vie, et sobrement nourris, bêtes réformées et amaigries, achetées à des maquignons qui n'essayaient même plus de tromper sur le marché, tirent les lourds chariots, maisons de bois, de fer et de zinc, où vivent les nomades ; la marmaille, en loques inénarrables, escorte à pied ; et de tout cet attirail lamentable, il sortira, aux heures de parade, des etres de féerie en falbalas usés à paillons d'or ! Voilà les saltimbanques !



Le soleil tape dur : dans les foins encore bas, des grillons sifflent, comme les dents de scies sur une bille de chêne. Au sommet d'un pli de terrain le moulin se dresse : et voici que le long du chemin, lentement, lentement — on n'est pas pressé au village — le paysan pousse devant lui ses deux ânes, le bât chargé de sacs de grains. Ah ! pour l'instant l'homme se soucie peu de la beauté du site, du calme majestueux des grandes lignes de la plaine sous le ciel immense ! Va ! Ça monte, ça monte, et il fait chaud, et le chemin n'est pas près de s'achever, et le moulin est encore à une portée de fusil. L'homme se console pourtant en songeant que ses ânes, eux, doivent obéir sans se plaindre.

Dans la baraque enfumée, qu'éclairaient des brûlots d'étoupe imbibée de pétrole, la chanteuse, comme intermède, vient détailler quelques couplets, qui ne sont pas toujours de mode, mais où elle « met beaucoup de sentiment. » La voix est éraillée, mais le geste est expressif et le corsage décolleté ; l'orchestre est inharmonique, mais il sait aux dièses dangereux se faire infiniment discret ; et tandis que la main sur le cœur, en un costume court et fané, la diseuse aux formes épaisses, cueille dans son public de fanatiques, des bravos quelque peu concupiscent, les pitres et les bêtes se reposent. Oh ! la fantaisie douloureuse de ce numéro de chant dans le programme forain ! Qui sait de quelles parcelles de rêve il se compose ! de quels espoirs déçus, cruels comme des blessures, il témoigne !



Vite ! courez voir ! A l'entrée du village, près du clos Bougrelin, le moniteur d'ours est arrivé ! Autour de lui, déjà, à distance respectueuse, les gens se sont massés, la mère Grégoire, la femme à Dupont avec toute sa nichée, le père Piquemal et d'autres encore ; et voilà Martin en position ; debout sur ses pattes de derrière, il se balance avec une lenteur résignée, et tourne vers ses spectateurs une grosse tête débonnaire, tandis que son compagnon de misère, son moniteur, croit utile de l'exciter du geste, de la voix et d'un vieux tambour de basque aux crotales fausses. L'ours accomplit sa besogne, sans même regarder les chiens qui grognent à l'écart. Mais que de fois il lui faut répéter son balancement, pour décider les gens à qui il donne le spectacle, à mettre la main à la poche !



ISMAÏL

Poème de M. EUGÈNE ADENIS

Fragment de la cantate de M. LOUIS DUMAS, qui a obtenu le premier grand Prix

Duo (scène II) chanté par M^{lle} S. CESBRON et M. MURATORE

Au piano M. A. BORCHARD

Rit *P* *Dolce avec charme et très retenu.*

LEÏLA Brû - lés des mêmes flam - mes, Sous l'ardent baiser, jusqu'au

ISMAÏL.

PIANO *Rit* *P* *Ped.*

jour Lais - sons s'épanou - ir dans tes clar - tés d'amour nos â - mes Qu'im -

Je l'ado - re! Je l'ado - re!

Poco più mosso

- por - te le ciel un ins - tant ter - ni Par le nu - age obscur que dis - si - pe l'auro - re

Qu'im -

Qu'im -

- por - te le ciel un ins - tant ter - ni Par le nu - age obscur que dis - si - pe l'auro - re

Cresc.

L. - porte à l'âme près d'é - clo - re L'ombre é - parse un instant sur le rêve in - fi - ni Qu'im -

I. Qu'im - porte à l'âme près d'é - clo - re L'ombre é - parse un ins - tant sur le rêve in - fi -

Cresc.

L. - porte Isma - ïl! je t'ai - me! Brû - lés des mêmes

I. - ni Leï - la! je t'aimet Leï - la, je t'ai - me! Brû - lés des mêmes

ff

L. flam - mes, Sous l'ar - dent baiser, jusqu'au jour Lais - sons s'é - panou - ir dans des clar -

I. flam - mes, Sous l'ar - dent baiser, jusqu'au jour Lais - sons s'é - panou - ir dans des clar -

Appass.

L. - tes d'amour nos â - mes Brû - lés des mê - mes flam - mes Sous l'ar - dent baiser, jusqu'au

I. - tes d'amour nos â - mes Brû - lés des mê - mes flam - mes Sous l'ar - dent baiser, jusqu'au

Più lento. *Ritard. molto.*

L. jour, Laissons dans des clar - tes d'a - mour s'é - panou - ir nos â - mes

I. jour, Laissons dans des clar - tes d'a - mour s'é - panou - ir nos â - mes.

mf *Ritard. molto.* *p*



Les Mondanités Légendaires

LE NEURASTHÉNIC-PALACE

DIALOGUE INÉDIT

DE CLAUDE BERTON

A Champel au-dessus de Genève, en face de Salève et surmontant l'Arve qui roule ses eaux glacées vers le Léman, à travers les faubourgs de Carouge. L'air est frais, léger, savoureux et fondant comme un sorbet, car c'est un air que fabriquent, du haut de leurs cimes neigeuses, aux flancs des pentes étincelantes, et sur leurs hauteurs couvertes de sapins frémissants et gonflés de résine, ces fameux et illustres glaciers renommés dans le monde entier et fournisseurs des têtes les plus couronnées : les Monts des Alpes, orgueilleusement coiffés de leur blanc bonnet de marmitons sublimes, avec l'aide du soleil, distillateur divin de tous les parfums rares et glorieux, et de dame Gelée, cette personne un peu froide et sèche, mais dont les combinaisons de neige en Bellevue et de mousses légères sont inimitables et exquises.

A Champel, on vient se reposer, des gens fatigués de tous les points du monde s'y rendent, et devant le Salève et l'Arve, le défilé de tout un peuple accourt pour déguster cet air des Alpes qui calme, fortifie, repose.

Il y a un bois, une terrasse, des villas, des bains. Taine y est venu pour avoir trop pensé et Maupassant pour avoir trop aimé. Des personnes du monde s'y installent, et y font une cure pour avoir été durant l'hiver trop renfermées. Et tels, leurs meubles sont mis chaque matin dehors sur le balcon, afin d'évaporer les âcres senteurs des nourritures, des tabacs, des cancons empoisonnés et violents qui les ont pénétrés dans le jour et durant la soirée, tels ils se mettent eux-mêmes au frais l'été, dans la montagne, ces balcons du ciel, afin d'évaporer, du fond de leurs cervelles, les relents toxiques des souvenirs fétides, et toute la poussière et tous les miasmes de leurs vies qu'ils secouent comme ils peuvent et qu'ils aèrent enfin.

Cela est élégant, hygiénique et psychothérapique. C'est le matin, la cure matinale commence et sur la terrasse les hôtes du Neurasthénic-Palace dans l'attente du D^r Miracle sont réunis. On flirte, on cause, on fume, on discute, la musique joue. De temps en temps, au loin, tinte la clochette d'une vache. L'Arve chante avec sa rude voix montagnarde qui s'adoucit en passant à travers les arbres. Et quels que soient l'orchestre, les causeries, les discussions, les papotages, cette voix de la nature a le dernier mot.

Joseph Prudhomme fils est venu en Suisse au mois d'août, pour faire comme tout le monde. Il s'est persuadé neurasthénique, hypocondriaque, anémié cérébral, et il hume la douceur de l'atmosphère avec un laisser fashionable : une compagnie de choix l'entoure : M. Jabot et M. Cryptogame, ces suisses délicieux que Rodolphe Topffer nous enseigna d'aimer, Son A. R. le Maharajah de Katiala, Katayama Surina, le professeur japonais, en mission pour étudier nos institutions d'Europe, M. Donjouant, le sympathique clubman, Miss Lingaling, Fraï Minnie Eswar, la norvégienne Edda Tromsoë, M. et M^{me} Snoboche, de Paris, et la célèbre actrice Denise Panier du Vaudeville et M. Grabuge, le romancier, enfin une grande dame pâle et extrêmement distinguée, M^{lle} Diane de Magie, qui ne dit mot à personne et demeure dans son roking chair nerveuse comme une enfant qui veut parler à tout le monde et qui n'ose.

JOSEPH PRUDHOMME FILS, en extase. — Ah! je me sens mieux quel air! quelle atmosphère! quelle douceur exquise, quel repos! Ah! la montagne!...

M. PERRICHON, qui sympathise. — Ah! que l'homme est petit vu du haut de la colline de Champel!

M. JABOT, se remettant en position. — Surtout quand on a été bousculé l'hiver par la galope.

M. PERRICHON. — Quand on a eu des duels!

M. JABOT. — Quand on a traversé des incendies!

M. PERRICHON. — Quand on a opéré des sauvetages!

UN MONSIEUR EN NORFOLK JACKET, qui fume une pipe de bruyère en les écoutant. — Qui donc a dit que la morale était une affaire de longitude, les pensées sont une question d'altitude.

JOSEPH PRUDHOMME FILS. — Ici l'on pense de plus haut.

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET. — On pense tout haut.

JOSEPH PRUDHOMME FILS. — Après un hiver pénible je sentais que je n'avais plus mes idées à moi et maintenant....

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET achevant. — Vous avez les idées de tout le monde.

JOSEPH PRUDHOMME FILS. — Joie de vivre, dans l'exquise hygiène du sanatorium! on redevient des créatures humaines. Je me sens tout chose.

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET. — On devient des choses.

JOSEPH PRUDHOMME FILS. — Le monde est meilleur.

(Le docteur Miracle passe de groupe en groupe, disant un mot par-ci, par-là à chaque baigneur.)

LE D^r MIRACLE, à Joseph. — Vous vous sentez mieux ce matin?... Le teint un peu jaune...

JOSEPH PRUDHOMME FILS, rectifiant. — Un peu jeune?

LE D^r MIRACLE, avec un demi-sourire. — C'est ce que je veux dire.

(Et s'avançant vers M. Perrichon.) Eh bien! cette blessure?...

M. PERRICHON. — Quelle blessure?....

LE D^r MIRACLE. — Cher Monsieur Perrichon, ayez confiance dans le secret professionnel. Vous souffrez d'une terrible blessure d'amour-propre. Je vois votre amour-propre blessé, saignant. C'est un organe extrêmement délicat chez vous, vous avez été percé jusqu'à l'âme par les sarcasmes acérés de votre adversaire dans un fameux duel. Ça se refermera avec du temps et des soins. (M. Perrichon soupire et se tait.) Nous vous guérirons.

(Le D^r Miracle passe à M. Jabot.) Non, c'est inutile, n'essayez pas de vous



DESSINS

DE L. MÉTIVET

Ayuntamiento de Madrid

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE



remettre en position. Votre rhumatisme mon-dain est encore à sa période aiguë. Trop de saluts, trop de visites, trop de faux cols trop raides. Vous avez une faux-colite maligne. Nous guérirons ça très bien ici. (Il passe à Denise Panier.) Comment se sent ce matin ma plus gracieuse malade?...

DENISE PANIER, dans une robe de linon qui tient par le haut du vêtement de Marie-Antoinette à Trianon, avec une ceinture qui ne dépareillerait pas le péplum d'une reine de tragédie, et des volants légers de jupon de Réjane dans *Zaza*. Elle est coiffée d'un panama américain et ses jolis pieds sont chaussés d'exquis souliers cothurnes 1830. D'une main elle s'évente avec un sec et léger éventail japonais, de l'autre elle joue avec le pommeau de sa canne de promenade Louis XVI; elle fait au docteur son célèbre sourire de côté qui lui sert à exprimer la douloureuse ironie dans tous ses rôles à la fameuse grande scène de tous les deuxièmes

actes. — Ah! docteur, il me semble que je ne suis plus la même depuis que je suis ici.

LE D^r MIRACLE, secouant la tête. — Jamais la même, toujours la même! Impersonnalité fiévreuse, la maladie des étoiles de théâtre. On a parlé de brûlures terribles de personnes qui s'exposent aux rayons X..., mais les rayons de la rampe ne sont pas moins dangereux.

DENISE PANIER. — Quand je pose les pieds à terre j'ai des vertiges, j'entends des sifflements dans mes oreilles.

LE D^r MIRACLE. — Parbleu, les pieds à terre!... Vous avez perdu l'habitude. Il vous faut les planches. Et vous entendez des bruits de sifflets! C'est une infirmité professionnelle, un accident du travail, nous vous tirerons de là n'en doutez pas. Vous n'oubliez pas que vous jouez un rôle que je vous trace d'avance : *La dame au Bromidia*! (Il baise la main de Denise et passe au Maharajah qui, grave, son turban de mousseline rose sur la tête, et vêtu d'un complet d'homespum très chic anglais, mâche des petites pilules d'opium d'un air béat en contemplant Denise Panier.) — Votre Altesse?

LE MAHARAJAH. — Hum! Hum! Pomery grenot and dancing girls.

LE D^r MIRACLE. — Votre Altesse a le mal du pays : homesick. (Il se retourne vers le Kithmagar qui accompagne le prince.) Son Altesse n'a pas fait sa promenade depuis trois jours?

LE KITHMAGAR. — Son Atesse déclare qu'elle ne peut plus marcher, elle ne se tient pas sur ses pieds.

LE D^r MIRACLE. — Jongle incarnée! trop de Nirvana. Son Altesse le Maharajah est tout simplement nirvannée. (Il salue Fraü Minnie Eswar.) Très honorée Madame, un peu de mieux aujourd'hui?...

FRAÜ ESWAR, blonde, grasse, des yeux de vergiss mein nicht, des cheveux de lin, un teint de lys, des lèvres de cerise, des dents d'amande, des joues pommées, elle évoque surtout des comparaisons de règne végétal. — Le dîner de six heures était si colossalement bon. Il m'a rappelé la cinquième symphonie de Beethoven en même temps que la Propédeutique d'Hegel, le Noumène accessible à la pensée. Vous avez un cuisinier français qui a un instinct symphonique et philosophique.

LE D^r MIRACLE. — Très honorée Madame, il faut soigner ça. Une dilatation du cerveau qui vous tombe dans l'estomac. Tout à fait le contraire de l'estomac dans les talons. Rien de grave d'ailleurs. (Il salue et s'en vient vers le couple de M. et M^{me} Snochoche, tout

occupés à pointer les noms connus sur la liste des étrangers.) Encore au travail, mes chers malades. Inlassables! J'avais pourtant bien défendu toutes espèces d'émotions. Pas de visites, pas de cartes déposées chez les notabilités, pas de note aux journaux mondains... vous vous souvenez!... Avez-vous confiance en moi, oui ou non?...

M^{me} SNOBOCHE, physionomie impersonnelle, elle porte de vieux chapeaux comme la duchesse de Baucuire, des robes princesses comme M^{me} Diane de Magie. — Oh! docteur!... Vous qui soignez une Altesse Royale.

M. SNOBOCHE, même genre en homme, il porte de gros souliers comme le roi d'Angleterre et des vêtements qui ont l'air de sortir d'un magasin de confection à 36.50 comme il est de bon ton dans les faubourgs. Oh! docteur, vous qui avez la clientèle la plus chère des deux mondes!....

LE D^r MIRACLE. — Oui, vous, vous avez la maladie des gens chics : une éruption de petite réclame volante, l'affection des centres nerveux en vogue, vous vous sentez l'épiderme chatouillée à chaque instant. C'est un erythème dû à trop de frottements élégants. Couchez-vous à neuf heures, levez-vous à six et vivez bourgeoisement.

M. ET M^{me} SNOBOCHE, navrés. — Vous ne connaissez pas un traitement moins sévère?...

LE D^r MIRACLE. — Oui, mais au-dessus de vos forces : Ayez un petit sixième aux Batignolles, achevez-y votre été et faites savoir à vos amis que vous n'avez pas quitté Paris de tout le mois d'août. Excellent l'air des Batignolles.

M. ET M^{me} SNOBOCHE, horrifiés. — Passer l'été à Paris!... Tout, mais pas ça!

LE D^r MIRACLE, s'éloigne avec un geste qui signifie « incurables ceux-là. » Le voici auprès de M^{me} Diane de Magie qui rêve, délicieusement mise avec cette simplicité réussie d'une femme à son premier rendez-vous; une robe de voile tout léger, un grand chapeau de fleurs, une écharpe simplement jetée sur ses épaules, et l'air si candide et si jeune. Figure d'un roman où il ne serait question que d'amour. — Réveuse toujours, la plus jolie de mes malades?.... Je vous avais pourtant défendu le rêve.

DIANE DE MAGIE. — Je ne peux pas m'empêcher. Si je ne rêvais pas je ne vivrais pas.

LE D^r MIRACLE. — Vous vous enfoncez dans vos rêves comme d'autres se jettent dans l'alcool ou dans la morphine. Si vous voulez rester belle et jeune, il ne faut pas rêver. Je vois toutes les petites piqûres de rêve sur votre figure. Chaque rêve, un petit trou dans l'âme, et sur la figure, une ride.

DIANE DE MAGIE. — Docteur je suis amoureuse.



LE D^r MIRACLE, grondeur. — Amoureuse! Vous! Ici!... Quand on vient chez moi, la première chose que je fais, c'est d'interdire à mes clients leurs occupations professionnelles. Est-ce que je permets au violoniste de jouer du violon, à l'écrivain d'écrire, à l'homme d'affaires de combiner?... Je vous défends, à vous d'aimer. C'est clair!

DIANE DE MAGIE. — Ah! docteur, c'est à cela que je suis condamnée.

LE D^r MIRACLE. — Condamnée?... Jamais! Il n'y a pas de malade condamné au Neurasthénic-Palace!... (Un sourire, et vivement il s'en va faire face à un vieux monsieur ricanant, duquel on ne peut dire qu'il soit vieux ou qu'il soit jeune, gai ou triste, figure étrange de ces espagnols qui ont très longtemps vécu à Paris, et ont gardé quelque chose d'héroïque à la fois et de railleur; tels ces brillants naturalisés: le Cid, Gil Blas, Figaro. Il est vêtu à la dernière mode.)

LE D^r MIRACLE. — Vous voici mieux, je pense?...

M. DONJOUANT. — Me voici *vieux* vous voulez dire. Je parais mon âge. Depuis quelque temps, il n'est question que de ma vieillesse.

LE D^r MIRACLE. — Ta, ta, ta. Vous avez encore fait beaucoup parler de vous cet hiver et sous des noms d'emprunt, comme à votre habitude. Vous avez couru les théâtres!

M. DONJOUANT. — Je n'ai pas eu que des succès.

LE D^r MIRACLE. — Vous serez éternel.

M. DONJOUANT. — Le diable vous entende!...

LE D^r MIRACLE. — Mais ici, pas de sérénade, pas d'œil-ades, pas de toquade ou je vous mets au régime du Baume du Commandeur... (Sur cette plaisante menace, le D^r Miracle quitte l'aimable viveur et vient tâter le poulx de Miss Lingling très fatiguée pour avoir si longtemps et si vainement réclamé le suffrage des femmes aux dernières élections anglaises, puis il examine la face rasée et rude du milliardaire Willy Nimbleddollar, figure jaune comme si tout son or lui remontait à la tête. Et c'est le tour de la norvégienne Edda Tromsø: physionomie d'énergie placide sur un corps de volupté ardente.)

(Le docteur Miracle sait dire un mot aimable, encourageant ou avertisseur à tous. Il arrive devant le monsieur en Norfolk jacket.)

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET. — Mon cher confrère.

LE D^r MIRACLE. — Un confrère?...

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET. — Me voici avec mon élève. (Il montre Joseph Prudhomme.) Nous sommes venus pour expérimenter votre méthode et l'étudier.

LE D^r MIRACLE riant. — Faut-il qu'un médecin soit neurasthénique pour s'en remettre à un confrère!... Soit Messieurs, je suis à votre disposition. Nous allons expérimenter ensemble si vous le voulez bien ma méthode: la greffe psychique. Voici l'heure de la cure, suivez-moi. (Le docteur Miracle fait un signe au chef d'orchestre qui attaque la valse de la *Névrose bleue*. Les baigneurs se lèvent et un à un le suivent dans l'intérieur du sanatorium.)

(Les voici tous les trois dans le grand cabinet d'opération du docteur. Rien des salles d'hôpital au ripolin funèbre. Un salon pareil à un musée, des tableaux, des bibelots et des fleurs. Au milieu une grande machine étrange, comme un appareil de projection électrique, un objectif, des écrans, des manettes de cuivre, etc.)

JOSEPH PRUDHOMME FILS au Monsieur en nortolk jacket. — Pourquoi me donnez-vous comme médecin?

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET. — Pour vous apprendre à faire le malade.

LE D^r MIRACLE. — Ma méthode, mon cher confrère, est bien simple... Vous avez vu tous mes malades, des agités, des surmenés, des déprimés, passant de l'asthénie à l'hypersthénie, présen-

tant toutes les formes des phobies les plus variées, tombant de la mélancolie dans l'hypocondrie, de l'hypocondrie dans la lienterie et de la lienterie dans la perte de la vie, où les conduiraient leur déplorable entêtement si je n'étais pas là. L'étiologie de leur mal est facile à établir: Ces gens-là ont usé leurs âmes. Quelques-uns en avaient si peu d'ailleurs... Ils n'ont plus que des réflexes, des manies.

Mon traitement consiste à leur redonner une sorte d'âme à peu près de la même forme et de la même nature que celle qu'ils ont quasiment détruite. C'est ainsi que je fais de l'hétéroplastie et de la greffe psychique grâce à cette machine de mon invention. Tous ces malades vivant d'une existence purement machinale, il suffira de leur greffer des âmes de choses pour leur tenir lieu de leurs vagues âmes humaines. Ainsi tenez, vous allez voir. (Il sonne. Un domestique introduit M. Perrichon.)

LE D^r MIRACLE. — Ne faites pas attention à ces messieurs, des confrères... Etendez-vous sur cette chaise longue, allongez-vous. (Aux deux assistants.) Vous voyez, M. Perrichon a une âme si gonflée d'elle-même qu'elle a éclaté. Il y a des fissures par-ci par-là. Que puis-je faire? Lui donner l'âme de ce bon coussin de plume essentiellement mou, soufflé, gonflé et léger... Monsieur Perrichon, respirez bien, largement. Approchez-vous donc de la machine électrique... Un tour de manivelle, là, sentez-vous l'étincelle? (Le D^r Miracle fait tourner son appareil, sur lequel il a placé un gros coussin, dont il semble que M. Perrichon prenne la forme au milieu d'un crépitements d'étincelles. M. Perrichon s'épanouit, se boursouffle, se bombe.) Là, vous sentez-vous mieux?

M. PERRICHON se relevant rebondi, ovoïde et important. — Tout à fait bien... Je m'en vais écrire au commandant qu'il n'est qu'un paltoquet!

LE D^r MIRACLE. — Allons, ça va bien. Surtout pas d'imprudence, restez assis, allongez-vous sur un canapé, et si vous allez dans la foule, ne vous laissez pas serrer les côtes.

M. PERRICHON. — Je m'en vais demander le registre du Neurasthénic-Palace. La plume me démange...

LE D^r MIRACLE après le départ de M. Perrichon. — Quel résultat!...

(Denise Panier entre, et minaudant, elle vient s'étendre sous la machine.)

LE D^r MIRACLE. — M^{lle} Denise Panier souffre d'une maladie du moi. Elle a besoin de revenir à elle-même, au temps de sa jeunesse où elle était petit trotin faisant ses robes elle-même et ourlant ses torchons. Il lui faut une âme simple, nette et vide. Voici son affaire. Je place une boîte au lait dans la machine et donne deux tours (à Denise). Là, ne sentez-vous pas un peu de bien-être?

DENISE PANIER, dont le sourire d'ironique mélancolie des 2^{es} actes disparaît. — Oh! j'ai faim, un croissant, un croissant d'un sou!... Ah! manger des cerises, des cerises des petites voitures! Ça creuse votre traitement. (Elle chante.) *Nous irons écouter la chanson des blés d'or...* Je crois que je deviens bête, sentimentale, c'est l'air de la montagne, c'est délicieux... Figurez-vous docteur, je me rappelle un petit commis... quand j'allais le matin chercher mon lait dans ma boîte, il me faisait un sourire... Je me serais bien mariée avec lui! L'air de la montagne, c'est ce qu'il me faut, je suis de Montmartre.

LE D^r MIRACLE. — Il y a réellement du mieux, plus de vertiges, plus de sifflements?...

DENISE mettant la main sur sa poitrine. — Mais je me sens un vide là...

LE D^r MIRACLE galant. — C'est invraisemblable. (Denise Panier sort en fredonnant.)





(Le Maharajah vient la remplacer.)

Son Altesse a de mauvais jours comme d'autres ont de mauvaises nuits. Ce qu'il faut à Son Altesse, c'est le bon sommeil de l'européen, du doux poivrot parisien ou du froid drunker anglais. Si Son Altesse se contentait d'être simplement alcoolique au lieu d'être opiomane.... Votre Altesse dormirait le jour sans cauchemar.

(Le Maharajah pousse quelques grognements. Le Dr Miracle place un litre de vin bleu dans la machine. Il tourne la manivelle.)

Ah! tout de suite c'est autre chose... Assez, assez.

(Il arrête la machine. Le Maharajah se lève, les yeux vifs, les gestes

non plus majestueux, mais saccadés.) C'est fini pour aujourd'hui. Encore quelques séances et Son Altesse sera parfaitement alcoolique. (Le Maharajah sort en fredonnant en hindou : *En revenant de Suresnes.*)

LE DR MIRACLE. — Vous voyez, messieurs, l'excellence de ma méthode. Hélas! je ne puis refaire des âmes humaines, je ne puis que greffer sur ces cerveaux vides des âmes à leur mesure, et selon leurs besoins des âmes adéquates. Il me faut des tâtonnements pour trouver la greffe psychique qui convient à chaque individu. Heureusement mon diagnostic devient plus certain tous les jours, et de même que l'orthopédiste remet les membres d'acier ou de bois, je donne à mes malades des âmes empruntées à la nature.

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET. — Pour le Maharajah, âme de bois, g... de bois.

(Fraü Eswar est entrée silencieusement, et automatiquement elle est venue se mettre sur le canapé, au-dessous de l'appareil du Dr Miracle. Celui-ci, après avoir enlevé le litre qui servait au Maharajah y a placé des journaux de mode. Il tourne la manivelle.)

LE DR MIRACLE. — J'espère, Fraü Eswar, que vous avez un peu moins faim de petits gâteaux et soif de science.

FRAÜ ESWAR. — Oh! ces modes parisiennes! Porter de petits chapeaux et des robes princesses : le thé de l'hôtel Litz, les refrains de Mafyole...

(Le Dr Miracle arrête la machine, Fraü Eswar quitte la salle d'opération en sautillant, avec des gestes de chanteuse de café concert. M. et M^{me} Sno-boche la remplacent.)



LE DR MIRACLE. — Traitement simultané pour une même affection. (Il a placé une marmite pot-au-feu dans l'appareil.) Très difficile de substituer l'âme d'un pot-au-feu à ces cerveaux vides... Enfin... (L'appareil est en marche des étincelles jaillissent. Les Sno-boche poussent des cris d'extase.)

M. ET M^{me} SNOBOCHE. — Oh! ce bouilli!... La soupe et le bœuf et les quatre mendiants et rester chez soi!... En fumant une bonne pipe!... En tricotant des bas!... Ne plus sortir!... Vivre chez nous!... La bonne vie bien pot-au-feu, quel rêve!...

(Le docteur a arrêté la machine, M. et M^{me} Sno-boche sortent en se donnant le bras, tels M. et M^{me} Denis.)

LE DR MIRACLE. — Ça ne durera pas le pot-au-feu.

(M. Donjouant fait son entrée en ravissant costume de ville d'eau, flanelle légère, souliers de daim, et tout frisé, pommadé... un vieux mur sur lequel on a collé une affiche neuve.)

M. DONJOUANT. — Vous avez une caissière, un amour, docteur! Avec une femme pareille, vous ne risquez rien, on vous enlèvera la caissière, on respectera la caisse.

LE DR MIRACLE, sévère. — Monsieur Donjouant, je vous ai prévenu, je ne veux pas d'histoire dans ma maison. D'ailleurs ça va cesser... Mettez-vous en place.

(Monsieur Donjouant est étendu, le docteur a pris une vieille toile dans son cadre, et la place dans l'appareil. La manette est abaissée.)

M. DONJOUANT. — Voyons docteur un bon vieux comme moi si sage... si raisonnable. Je dételle, j'ai détellé... Je rentre à l'écurie.

(Et en effet le sémillant séducteur, sur la chaise longue vieillit à vue d'œil, son fard tombe, sa teinture s'en va, ses rides se creusent, ses membres se raidissent, ce n'est plus qu'un bon vieux papa tout blanc et tout cassé qui se relève quand Miracle a cessé de faire mouvoir l'appareil.)

M. DONJOUANT, s'en allant. — Voyons un vieux tableau comme moi, penser aux femmes!... Jamais... plus jamais...

LE DR MIRACLE. — Il est calmé pour un moment.

(C'est Diane de Magie qui fait son entrée languissante. Un geste du docteur et elle s'allonge voluptueusement sur le canapé. Miracle a mis un miroir dans l'appareil aussitôt en marche.)

LE DR MIRACLE, expliquant. — Une malade très intéressante... Quand elle n'écrit pas de romans, elle les vit... Souvent elle cumule. Elle cumule souvent. Trop d'impressions, alors... Lui donner l'âme d'un miroir, c'est tout ce que je peux faire, et pour quelque temps, elle sera une chose glacée, immobile, et sur laquelle tout viendra se refléter sans qu'elle en éprouve aucune sensation.

DIANE DE MAGIE, dont le visage s'est subitement figé au moment où Miracle a mis l'appareil en marche. — Ah! il y a du mieux, beaucoup de mieux. L'existence me paraît unie, froide et brillante. Intéressante, pourtant. Il me semble que je la regarde, sans m'y mêler, rien qui me laisse un souvenir, une empreinte... Pour la première fois, j'ai une faculté d'oublier qui tient du divin.

LE DR MIRACLE, arrêtant l'appareil. — Je ne puis faire mieux.

(Diane de Magie quitte la salle d'opérations, aussi roide, aussi droite, aussi hautaine qu'elle était entrée dolente, détendue, énamourée.)

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET. — Je crois que vous avez forcé la note.

LE DR MIRACLE. — La science est austère.

JOSEPH PRUDHOMME FILS, qui n'a encore rien dit. — Glacer une aussi jolie pécheresse... Elle m'avait dit hier : « Vous ressemblez à un de mes amis ». C'est flatteur.

(Le Dr Miracle lance un œil scientifique à Joseph Prudhomme, le Monsieur en norfolk jacket lui pousse le coude.)





LE D^r MIRACLE. — Est-ce que mon jeune confrère n'aurait pas besoin de passer à la machine d'hétéroplastie électro-psychique?... Vous aviez un œil étrange en regardant cette jeune femme, un œil vaniteux et dilaté, un œil de paon!

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET. — Ne vous gênez donc pas, si vous avez envie de faire la moindre expérience, il se ferait inoculer les

âmes des choses les plus dangereuses, les plus virulentes.

JOSEPH PRUDHOMME FILS balbutiant. — Mais non, mais pas du tout, je me contente de prendre ma douche.

LE D^r MIRACLE l'amenant devant l'appareil. — Sa douche! Bébé!... Que conviendrait-il à ce jeune homme?...

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET. — Tenez ceci, une âme adéquate. (Il prend une poire qu'il met dans l'appareil.)

JOSEPH PRUDHOMME FILS, claquant des dents. — Mais je ne suis pas malade, je ne suis pas malade du tout!... Ah! Ah!... je me sens mieux, je me sens bien, je comprends. Il faut que je mûrisse, je ne suis pas à point. Je mûris!...

(Béat il sourit, le docteur arrête la mécanique. Joseph Prudhomme roule à bas du canapé et va se poser loin du soleil dans un coin, en réflexion, tel sur une étagère, un fruit d'un aspect juteux et bienveillant.)

(Et le défilé des malades continue. C'est Miss Lingaling, l'Anglaise féministe, qui vient s'offrir au traitement du docteur, une théière paisible lui prête son âme home-like tiède et doucement abrutée. Puis Edda Tromsoë, la niétzschéenne et l'anarchiste, est soumise aux échanges psychiques d'une pile de linge frais lessivé, sentant bon la lavande et le labeur accompli à la maison. Elle quitte la salle en proposant aux assistants de leur ourler des mouchoirs et de leur ravauder des chaussettes... Puis, c'est Grabuge, l'écrivain, le Japonais Katayama Surina, et tous enfin... les uns après les autres, la machine tourne, tourne, livrant aux humains des âmes matérielles, tables, cuvettes, enciers, parapluies, mentalité des choses s'emparant des humains.)

(Enfin, la cure matinale est terminée. Le D^r Miracle regarde d'un air triomphant le Monsieur en Norfolk Jacket et Joseph Prudhomme qui sourit en extase sur sa chaise.)

LE D^r MIRACLE. — Maintenant puis-je demander à qui j'ai l'honneur de parler?

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET, avec un sourire glacial. — Je suis délégué par l'inspection générale des aliénés pour examiner votre établissement.

LE D^r MIRACLE, furieux. — Monsieur! Ceci est une trahison!

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET. — Pas de bruit, Monsieur. J'ai vu et je suis pleinement rassuré. Il est bon qu'une maison de fous soit dirigée par un fou. C'est de l'homéopathie. (Il lui serre la main.)

LE D^r MIRACLE, montrant Joseph. — Mais celui-ci?...

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET. — Il fallait le mettre au diapason des autres. Ce n'était qu'un imbécile, le voici tout à fait toqué.

LE D^r MIRACLE ouvrant sa fenêtre. — Voyons, regardez, n'est-ce pas un beau spectacle?

(Les malades sont revenus sur la terrasse. Le Maharajah dort affalé sur M. Perrichon qu'il a pris pour un coussin. Le couple Snoboche, en débraillé, cueille des bouquets. Monsieur en bras de chemise cherche un partenaire pour jouer au bouchon et Madame sans chapeau se prépare à aller faire son marché elle-même. Fraü Eswar essaye de se confectionner elle-même un chapeau parisien. M. Donjouant fait sauter les petits enfants à la corde. Le milliardaire Nimble Dollar demande en grâce qu'on ne lui parle plus d'argent et jure qu'il se sent l'âme d'un panier percé. Edda Tromsoë et Miss Lingaling ensemble font des broderies et des cancons, et Diane de Magie, immobile, majestueuse, regarde le beau jour d'été dont la splendeur se reflète sur sa figure apaisée.)

LE D^r MIRACLE. — Les hommes ne sont heureux qu'à la condition de n'être que des choses.

LE MONSIEUR EN NORFOLK JACKET. — Les hommes ne sont sages qu'à la condition d'être fous.

JOSEPH PRUDHOMME FILS, très grave. — Je mûris... Je mûris. (Et la montagne, très haute, très puissante et très indulgente dispense son air exquis à ces malades qu'elle regarde de toute sa bienveillante hauteur. Après quoi, M. Jabot qu'on avait oublié se remet en position. Son chien aussi...)

CLAUDE BERTON





DANS LE PARC

Dessin de PATER. (Musée du Louvre.)

*A propos
de deux
fêtes actuelles*

REMBRANDT et FRAGONARD

C'est un des privilèges des hommes de génie, qui vécurent à des époques différentes, de se rencontrer par la suite dans une commune actualité. On mesure ainsi la part de gloire qui revient à chacun, on se montre même parfois injuste à l'heure de cette répartition, tant il entre d'influence inconsciente de la mode, dans notre méthode de comparaison et dans la direction de notre jugement. Qu'importe, si notre justice tardive sait réparer des injustices d'autrefois, et si nous savons par une admiration faite en partie de gratitude, effacer d'une œuvre rayonnante de beauté, les ombres douloureuses qui, à l'instant de sa création, semblaient devoir éternellement gêner le large épanouissement de son action morale.

Ces réflexions viennent naturellement à l'esprit, à l'instant où l'on fête à Amsterdam, le troisième centenaire de la naissance de Rembrandt ; à l'instant où l'on fête à Besançon, en une exposition, le nom de Fragonard représenté par l'abondante série des dessins de la collection Paris. Rembrandt ! Fragonard ! Deux noms qu'un hasard rapproche, et qui évoquent tous deux, une égale recherche d'humanité, mais modifiée en son appétit, par une différence de race et une différence d'époque : deux noms auxquels cependant on ne doit pas accorder une admiration semblable, un culte illuminé des mêmes ferveurs, parce que les hommes de génie qui les portèrent n'eurent pas une même conception de la beauté, et du mystère qui se révèle dans la beauté.

L'occasion nous est favorable pour accompagner de simples

réflexions, quelques reproductions de chefs-d'œuvre, aujourd'hui précieusement gardés dans le sanctuaire de collections particulières. Rembrandt ! Voici qu'à côté de ses œuvres, c'est l'homme qui nous apparaît ; parce qu'au milieu des vicissitudes qui l'assaillirent, il se dresse plus grand, magnifiquement.

Aujourd'hui, quiconque possède chez soi un Rembrandt authentique, vrai, muni de son état-civil, possède du même coup un patrimoine de gloire : celui-là sent autour de lui le respect ; on le considère comme le gardien, comme le dépo-

sitaire de quelque chose de très auguste ; et lorsqu'ils sont admis à contempler le dépôt sacré, certains croient affirmer plus complètement leur dévotion au génie, en se refusant à toute critique et en multipliant les marques d'une admiration aveugle. Il est juste d'ajouter que pour beaucoup de ces admirateurs, le prix atteint par le tableau, bien plus que la valeur d'art de l'œuvre, est de nature à les impressionner.

Il fut un temps où Rembrandt connut à Amsterdam le bonheur, la fortune, et même la renommée. Dans son foyer, où il partageait son travail entre la peinture, la gravure et le dessin, il avait la chère tendresse de Saskia ; il voyait grandir son fils ; il était choyé par l'attention discrète de Hendrickje, la servante ; il avait des amis qui se prétendaient dévoués et qu'il croyait tels.

Mais un jour le deuil s'abattit sur son toit : Saskia mourut, cette Saskia dont son pinceau aimait tant à fixer l'image de bonté simple, et ce fut pour l'artiste un déchire-



E. Boileau, aqua-f.

FRAGONARD. — *La jarretière perdue*



Laquillermie, sc.

REMBRANDT. — *Portrait de Juste Lipse*

FIGARO ILLUSTRÉ



A. Lurat sc.

REMBRANDT. — *Portrait d'un homme*

ment profond. Il ne fallut rien moins que l'affection et le dévouement infatigable de Hendrickje pour rattacher à la vie son âme désespérée. Le succès alla faiblisant, alors même où le génie se montrait plus robuste. C'est que Rembrandt était un homme d'affaires médiocre. Certaines fausses amitiés ne servaient en son entourage qu'à masquer les calculs

mauvais des jaloux et des aigrefins, et, un matin, il n'eut plus d'amis : il n'y eut plus que des dettes, il n'y eut plus que des créanciers voraces, acharnés sur leur proie. Rembrandt, attristé, malade, vieilli avant l'âge, vit emporter tout ce qui avait été la joie et le labeur de sa vie.

L'œuvre par lui créée, les documents réunis, qui permettaient à son œil de n'étudier que d'après nature, les pièces d'art où il trouvait, lui si grand, une école où se perfectionner, tout cela s'en fut sous la saisie âpre ; les huissiers ne laissèrent rien ; on vendit aux enchères, — et quelles enchères ! — ce qui constituait une véritable fortune, pour le prix de misérables créances — des services d'amis ! — dont le chiffre fut à peine atteint.

Et Rembrandt, dans une chambre désolée, recommença une vie ; il eut encore assez de souffle pour créer, au milieu de tant de misère, des œuvres de sublime envergure, et il mourut, l'âme illuminée de génie, mais le cœur en proie à l'amertume la plus dissolvante, à l'angoisse la plus implacable.

Et c'est sans doute parce que l'existence eut pour lui des caprices sévères, que Rembrandt est à ce point populaire ; s'il n'y avait pas eu tant de douleur dans sa vie, tant de heurts, tant de tempêtes, dont quelques biographes se plaisent à expliquer les causes par des fautes qui ne seraient imputables qu'à l'artiste lui-même, peut-être n'apporterait-on pas à admirer ce qui nous vient de lui une émotion si profondément humaine. Mais on sait quel fut l'effort du peintre à travers toutes les infortunes qui l'accablèrent ; on connaît l'emploi de son temps ; on a inventorié l'énorme production née de son pinceau, de son crayon, de sa plume, de sa pointe, — car à quelque moyen d'expression d'art qu'il se soit consacré, il y paraît avec une égale-

et extraordinaire supériorité, — et lorsque l'on constate que l'artiste est de tous les temps, qu'il ne marque pas dans une époque enclose et déterminée, qu'il se hausse réellement par la sublime envolée de son génie, au-dessus de la mesure des siècles, on ne peut se défendre de vouloir traiter l'homme comme on traite l'artiste, et l'on s'attache à ce qui pourrait

être périssable de sa mémoire, avec un irrésistible attendrissement.

C'est pourquoi la manifestation qui vient de s'organiser à Amsterdam emprunte une si spéciale importance. On a prononcé le nom de Rembrandt ; on a annoncé l'événement, et de suite, l'attention du monde entier a été tenue en éveil. Quand il s'agit d'un être d'élection comme Rembrandt, il semble qu'il nous entraîne si haut à sa suite, que les frontières disparaissent : on ne les voit plus, on n'en perçoit plus le contour.

« Le temps, a écrit Tommaseo, le temps qui abat les puissances des plus grands conquérants, qui réduit les trônes en poudre, qui brise les couronnes impériales, qui anéantit jusqu'à la moindre trace des anciennes dynasties, qui engloutit toute chose terrestre, le temps est impuissant pour faire oublier

les hommes doués d'un génie créateur. » Leur nom se revêt d'immortalité ; au milieu des opinions qui changent et des circonstances qui se succèdent et se transforment, il demeure éclatant et radieux.

Et quel nom, plus que celui de Rembrandt, mérite d'être ainsi défini ? Il y a une page curieuse où Fromentin nous dit tout ce que le génie de Rembrandt lui inspirait d'inquiétude.

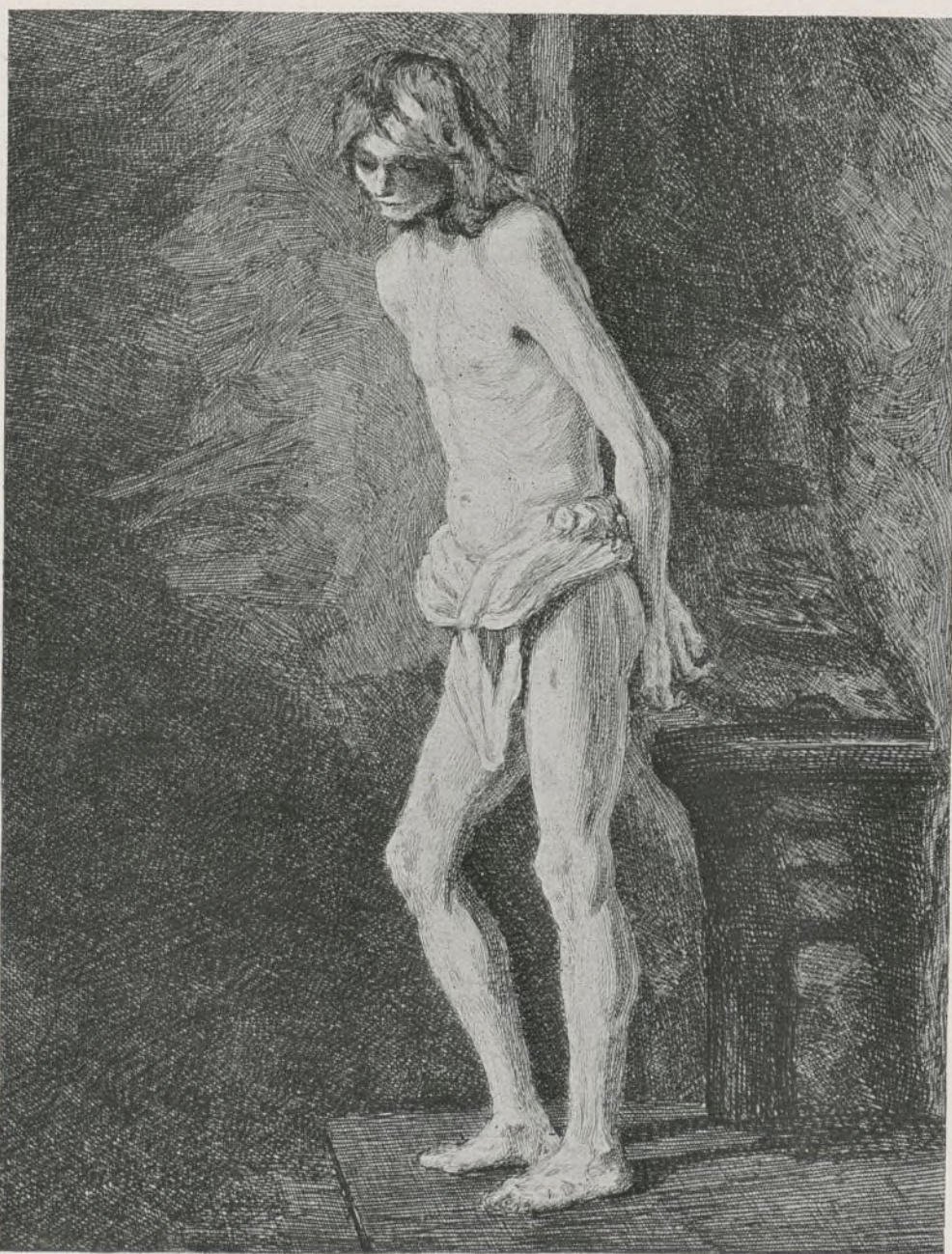
« Au vrai, écrit-il, c'était un cerveau servi par un œil de noctiluque, par une main habile sans grande adresse. Ce travail pénible venait d'un esprit agile et délié. Cet homme de rien, ce fureteur, ce costumier, cet érudit nourri de disparates, cet homme des bas-fonds, de vol si haut ; cette nature de phalène qui va à ce qui brille, cette âme si sensible à certaines formes de la vie, si indifférent aux autres ; cette ardeur sans tendresse, cet amoureux sans flamme visible, cette nature de

contrastes, de contradictions et d'équivoques, émue et peu éloquente, aimante et peu aimable ; ce disgracié si bien doué,



E. Ramus sc.

REMBRANDT. — *Portrait d'une vieille femme*



Gaujean sc.

REMBRANDT. — *Le Christ à la Colonne*

ce prétendu homme de matière, ce *trivial*, ce *laid*, c'était un pur *spiritualiste*, disons-le d'un mot : un *idéologue*, je veux dire un esprit dont le domaine est celui des idées, et la langue, celle des idées. La clef du mystère est là. »

Mais c'est un mystère où l'on devine un frisson divin, un frisson d'éternité.

* *

Fragonard ! Autre nom ! autre génie, autre époque, autre évocation. On déchiffre dans le brouillard des légendes, et sans se forcer à préciser la vérité, on s'abandonne : il semble qu'autour de soi l'on va voir passer de belles coquettes aux jupes de soie grinçante sous l'ampleur des paniers, aux corsages bas décolletés, aux cheveux tressés en édifice, pour supporter des bonnets légers comme des papillons ou des chapeaux à l'envergure d'ailes ; il semble qu'on va surprendre de jeunes galants, — et même des galants sur le retour — s'essayant au madrigal fleuri devant tant de grâces assemblées, et cambrant le mollet dans le bas de soie que découvre la culotte de satin et l'habit aux tons atténués, agrémenté orgueilleusement d'une garniture de boutons précieux. Et dans ce rêve, c'est toute la joliesse de l'art du XVIII^e siècle qui passe, cet art auquel Fragonard a imprimé un cachet ineffaçable : elle sourit, aimable et spirituelle, simple et folle, sentimentale et raisonneuse, pleine de demi-abandon et de réticences savamment mesurées ; comédie incessamment variée,



Ch. Courtry sc.

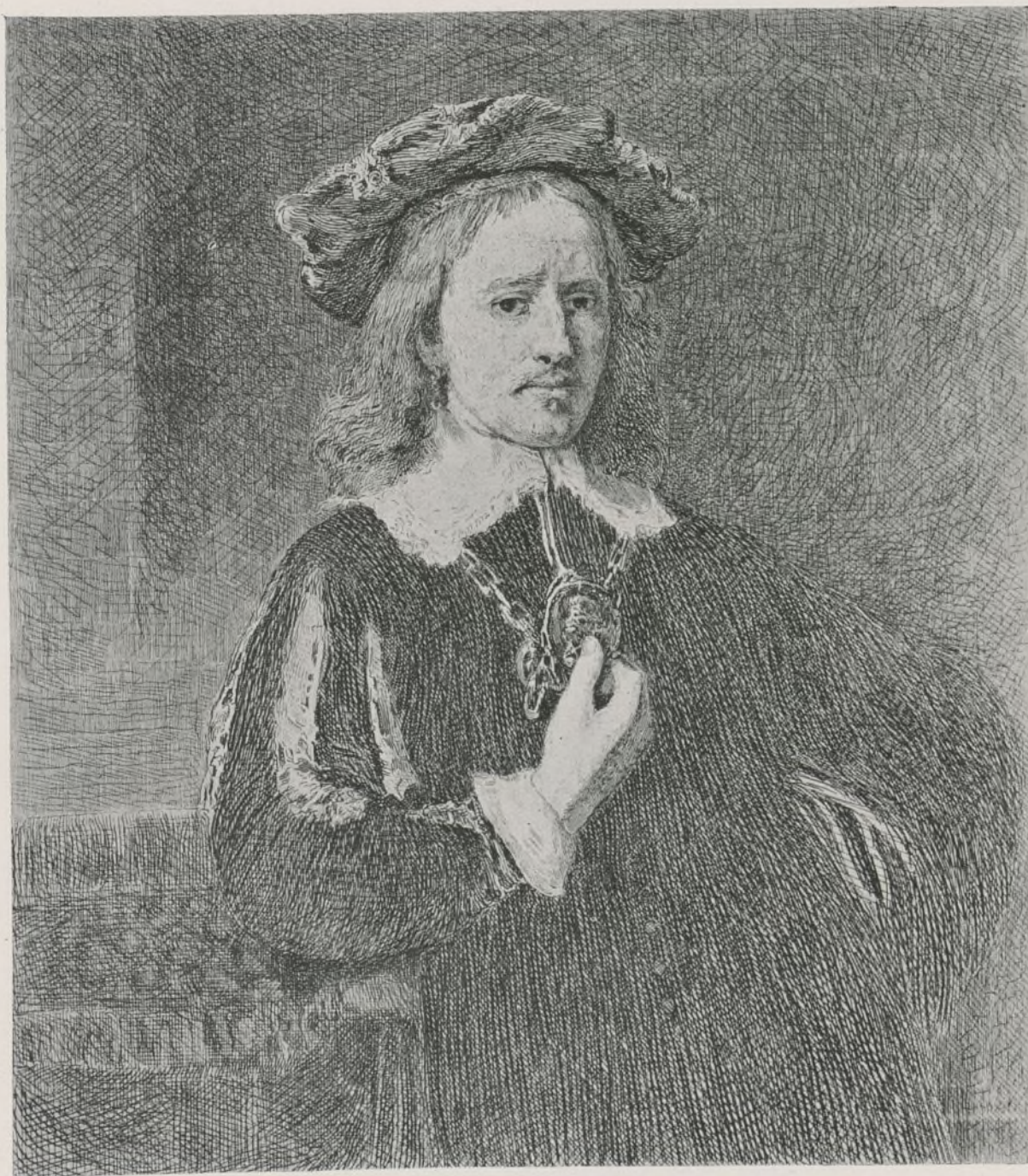
REMBRANDT. — L'Ange Raphaël

génie de Fragonard : ils l'ont donné en cette langue de lettrés délicats, dont leurs belles études sur l'art du XVIII^e siècle nous offrent le régal. « Fragonard, ont-ils écrit, c'est le conteur

qui a tout l'accent sincère de la vie, et vie étonnamment subtile, qui se ravit aux artifices et aux imprévus calculés de la comédie ; minutes de rêve et de réalité, dont l'art le plus solide et en même temps le plus charmant, sous son apparence facile, a fixé la fugitive éclosion ; cantique de jeunesse, de passion et de gaieté, dont la strophe s'envole tour à tour joyeuse et mélancolique, mais ardente, profonde, et vraie, et monte comme une fumée d'encens aux senteurs capiteuses, vers l'éternelle beauté et l'éternel amour !

Dans une page pleine de couleur, les Goncourt ont donné la synthèse du

libre, l'*amoroso* galant, païen, badin, de malice gauloise, de génie presque italien, d'esprit français, l'homme des mythologies platonniennes et des déshabillés fripons, des ciels rosés par la chair des déesses et des alcôves éclairées d'une nudité de femme ! Sur une table, à côté d'un bouquet de roses, laissez le vent d'un beau jour feuilleter son œuvre ; des campagnes où se sauvent, dans une fuite coquette, les robes de satin, le regard saute à des champs gardés par des Annettes de quinze ans, à des granges où la culbute de l'Amour renverse le chevalet du peintre, à des prés où la laitière du pot au lait montre ses jambes nues et pleure, comme une naïade, sur son



Mongin sc.

REMBRANDT. — Portrait d'un personnage

vase brisé, ses moutons, son troupeau, son rêve qui s'envole. A l'autre feuille, une amazone, par un soir d'été, écrit un nom chéri sur l'écorce d'un arbre. Le vent tourne toujours ; un berger et une bergère s'embrassent devant le cadran des heures, dont de petits Cupidons font le cadran des plaisirs. Il tourne encore : et c'est le joli songe d'un pèlerin endormi, à côté de son bâton et de sa gourde, et auquel apparaît un essaim

de jeunes fées écumant une grosse marmite... Ne semble-t-il pas qu'on ait l'œil à une optique d'une fête de Boucher, montrée par son élève dans les jardins du Tasse ? Lanterne magique adorable ! où Clorinde suit Fiammette, où les lueurs d'épopée se mêlent aux sourires des *novellieri* ! Contes de la fée Urgèle, petits badinages comiques, rayons de gaieté et de soleil, qu'on dirait projetés sur le drap où Béroalde de Verville promène sa chercheuse de cerises, — voilà la peinture de Fragonard. Le Tasse, Cervantès, Boccace, l'Arioste, l'Arioste tel qu'il l'a dessiné, inspiré par l'Amour et la Folie, elle rappelle tous ces génies de bonheur. Elle rit avec les libertés de La Fontaine. Elle va de Properce à Grécourt, de Longus à Favart, de Gentil Bernard à André Chénier. Elle a comme le cœur d'un amoureux et comme la main d'un charmant mauvais sujet. Le souffle d'un soupir y passe dans un baiser. Et elle est jeune d'une éternelle jeunesse ; elle est le poème du Désir, poème divin !... »

C'est bien cela qui chante dans les œuvres réalisées de Fragonard.

Depuis les travaux des Goncourt et du baron Roger Portalis sur Fragonard, on a mieux compris par suite de quel labeur



Ch. Courty sc.

FRAGONARD. — Renaud dans les jardins d'Armide

énorme Fragonard avait acquis sa maîtrise, et l'on a accordé une valeur méritée aux croquis du maître, même ceux où il ne fait qu'interpréter en schéma les œuvres par lui remarquées dans les églises et les palais d'Italie.

On n'imagine pas, quand on n'a pas vu les croquis de Fragonard, avec quel soin il pénétrait le caractère, la manière, la signification esthétique des œuvres qui frappaient son attention, et l'on

ne se doute guère, à moins d'en avoir fait l'étude spéciale, de la quantité de dessins de lui qui existent encore. Dernièrement le hasard me fit feuilleter une centaine de feuillets de lui, croquis faits en Italie, au moment où il travaillait pour l'abbé de Saint-Non : ces feuillets, trouvés par Ingres, à Rome, sont du plus haut intérêt. Par un croquis original jeté en marge du feuillet, Fragonard se rappelle bien lui-même ; mais dans le dessin qu'il exécute d'après Véronèse, ou Benozzo-Gozzoli, ou Giotto, ou Piero della Francesca, ou Bellini, ou Corrège, ou Titien, ou Mantegna, ou Raphaël, il montre un respect, une exactitude, une intelligence des maîtres, qui prouvent à quel point il avait conscience de la nécessité d'une étude pertinente : et je conseille cet examen à ceux qui seraient tentés de considérer encore Fragonard comme un improvisateur léger dont le génie se bornerait à des amusettes d'art.

L'exposition de Besançon, si riche en dessins du maître, aidera à le faire mieux connaître, et c'est une bonne fortune pour l'année 1906 d'avoir attiré de façon si éclatante l'attention du public sur une des formes les plus attachantes du génie de Fragonard.

L. ROGER-MILÈS



Veyrassat sc.

FRAGONARD. — La Fontaine d'amour

* *

M. Léon Daudet a publié un roman intitulé *Les Primaires*, dans lequel il a voulu — ainsi qu'il nous l'écrivait l'été dernier — « mettre en scène nos modernes méfis de l'instruction et traiter du danger des lueurs pour ceux qui croient tenir des lumières. »

Il n'y a pas bien longtemps, au moment où parut le beau roman : *Le Partage de l'Enfant*, je m'étais réjoui de l'évolution qui semblait se produire dans le talent de M. Léon Daudet, abandonnant les âpres joies de la polémique et de la politique pour s'attendrir un peu au contact et au récit des misères humaines. L'illusion a été courte : voici, avec *Les Primaires*, M. Léon Daudet revenu à l'odieuse politique qui gâte, avilit et pervertit tout ce qu'elle touche et tout ce qu'elle approche. C'est une occasion pour lui, de dire — avec quelle véhémence ! — leur fait à quelques-uns de nos grands politiques socialistes, depuis son héros, François Salvian, grand orateur socialiste dont il est difficile de ne pas reconnaître les traits, jusqu'à Marc Albigny, l'anarchiste sincère, Pierre Magne, le féroce politicien, — et aux financiers qui subventionnent les feuilles socialistes et les inclinent à leurs vues. Tout cela, je le répète, c'est de la politique mise en roman, et je crois que le talent de M. Léon Daudet vaut mieux que cela. Mais, cette réserve faite, il me plaît de constater l'âpre force de ce talent, l'un des plus personnels, des plus brillants, et des plus éloquents qui soient, et de dire l'intérêt très vif, très poignant, de ce livre de passion, où le conflit de la politique avec la famille et l'amour apparaît en des pages vraiment maîtresses.

* *

On n'a pas oublié sans doute le curieux roman que M. Gaston Derys publia l'an dernier sous le titre *La Fiancée nouvelle*, et où il soumettait à nos méditations une « thèse » sur le mariage, laquelle ne manquait pas d'audace.

Avec *l'Amour s'amuse*, M. Gaston Derys semble vouloir renoncer à soutenir des thèses, ce dont je le félicite ; — et il persiste à être audacieux, voire copieusement immoral, ce dont je dois le blâmer.

Au fait, est-il si immoral que cela ? Mon Dieu, non, il est simplement moderne, il est jeune siècle ; son héros Jean des Liseraies, est convaincu sans doute que l'amour a assez longtemps pleuré et vibré dans la littérature ; il convient aujourd'hui « qu'il s'amuse » et qu'on s'amuse de lui. Avec une bonne grâce charmante, un esprit facile et prime-sautier, un physique agréable — naturellement — il met ce programme à exécution en papillonnant autour des belles dames, en butinant de-ci de-là, bien sûr de n'éprouver nul dommage, nulle peine même légère. J'ose à peine dire — et le héros de M. Gaston Derys va me trouver singulièrement « pompier » — que ce genre d'exercice n'a rien de commun avec l'Amour — par un grand A — et que le vrai, le seul amour ne s'amuse pas tant que cela ; demandez-le plutôt à la cousine de Jean des Liseraies, que celui-ci — honnêteté d'amant ou calcul méphistophélique — renonce à épouser ; celle-là aime vraiment, de cet amour avec lequel il n'est pas permis de badiner, et la fin de l'histoire vous montre que ce n'est pas tout à fait la même chose.

Et ainsi M. Gaston Derys, immoral, amoral et léger, termine comme un bon sentimental, ce joli roman d'amour et d'amourettes....

* *

M. Henri Buteau nous raconte sous ce titre : *Un Orage*, une fort palpitante histoire d'amour et de mariage. Deux époux, Madeleine et André de Losne, tendrement unis, voient leurs existences bouleversées par « un orage » passionnel qui jette un mari fidèle

jusqu'alors dans les bras d'une femme qu'il aimait autrefois. Son épouse que la tendresse n'aveugle pas, s'aperçoit bien vite de son malheur et elle s'enfuit éperdue, impitoyable, résolue aux pires extrémités. Heureusement, il se trouve autour d'elle des gens raisonnables pour lui faire comprendre la noblesse et la sagesse du pardon, et le ciel conjugal traversé par ce violent orage redevient peu à peu d'un bleu d'azur ; conclusion consolante et sereine d'un roman dont le sujet n'est évidemment pas d'une originalité troublante, mais dont M. Henri Buteau a su renouveler l'intérêt et l'émotion, prouvant ainsi une fois de plus que pour un bon romancier, il n'est pas de sujet banal.

* *

Notre sympathique et brillant confrère, M. Adolphe Aderer a publié un roman : *Une grande dame aime...* qui est une œuvre tout à fait remarquable de passion, de vie, d'émotion. Le lecteur lui saura gré de l'émotion très vive, éprouvée au récit des amours de la grande dame, au petit nom de « Nane » et de l'écrivain-professeur Jacques Dornès, conté en des pages charmantes de grâce, d'esprit très fin et d'émotion.

* *

M. René de Chauvigny nous a donné une intéressante étude historique sous le titre : *Une page d'histoire religieuse pendant la Révolution*. C'est l'histoire des persécutions qu'eurent à subir pendant la tourmente révolutionnaire le monastère de la Visitation de Rouen et sa supérieure, la Mère de Belloy. Documenté avec beaucoup d'abondance et de soin, ce récit fait revivre des heures émouvantes et évoque la figure vraiment admirable d'une religieuse à la volonté inflexible, à la foi vaillante et forte, contre laquelle vinrent se briser inutilement toutes les persécutions, et qui finit par triompher par la seule force de sa patience, de sa résolution et de sa foi.

On conçoit qu'en notre temps de séparation et de guerre religieuse, ce livre a et a voulu avoir un caractère d'actualité rétrospective ; cette actualité, le regretté cardinal Perraud l'a soulignée avec éloquence dans une préface où il remercie M. René de Chauvigny du service qu'il rend à la cause religieuse par ce livre, « où se trouvent à la fois des leçons fort utiles à méditer et de précieux encouragements », car l'étude de la vie de la Mère de Belloy, qui fut vraiment « une âme apostolique », lui paraît être « d'une singulière opportunité pour nous qui aurons peut-être à nous mesurer avec des épreuves semblables ou analogues à celles dont elle eut à subir le contre-coup ».

* *

En donnant ce titre : *Les Disparates*, à son dernier volume, M. Charles-Henry Hirsch a voulu sans doute nous prévenir que les cinq nouvelles qu'il contient n'avaient entre elles rien de commun et que l'étonnante souplesse de son talent, la prestigieuse variété de ses moyens, de ses effets et de son style allaient se manifester de façon éclatante. De fait, il nous fait parcourir bien des temps et bien des espaces, depuis l'histoire de Salomé la danseuse, jusqu'au récit des exploits municipaux et pseudo-militaires du capitaine Bapaume, et depuis l'aventure de Properce et de la belle Hostia jusqu'à celle de « la Maréchale » et de son brelan d'amoureux, pour aboutir aux « Treize jours de gloire » du caporal Cochon, du soldat Péchu, de leurs camarades et de leurs officiers de la territoriale.

C'est tour à tour l'antiquité chrétienne, la Rome d'Auguste et de Mécène, les grâces de Paris et de Versailles au XVIII^e siècle, les mœurs municipales d'une petite ville au XIX^e, et les joyeusetés d'une période militaire au XX^e, qui sont évoquées à nos yeux en cinq nouvelles où l'émotion voisine avec l'ironie, et la tragédie avec le vaudeville. C'est d'un art vraiment remarquable, et il y a notamment dans *La Fin de Salomé* — où M. Henry Hirsch a pris quelque liberté avec la légende — et *Le Brelan de la*

Maréchale, des pages tout à fait exquises auxquelles le grand public d'ailleurs, préférera sans nul doute le récit des *Treize jours de Gloire* qui est à vrai dire, une peinture militaire d'une irrésistible drôlerie et qui comptera parmi les meilleures et les plus savoureuses pages gaies de l'auteur d'*Eva Tumarche*.

* *

Sous une couverture lumineuse, où sourit dans un décor tropical une jolie et pensive figure de femme noire, voici les *Ames Soudanaises* de M. Pierre Dornin. Pierre Dornin ? Encore un nouveau sans doute. Peut-être pas tout à fait autant que l'obscurité de ce pseudonyme le peut laisser croire ; en tout cas, c'est un écrivain qui prend tout de suite une belle place au soleil, car son livre est une œuvre de premier ordre, et en lisant ces histoires émouvantes, violentes et fortes, de douleurs, de tendresses, de passions « noires », j'ai compris l'enthousiasme vibrant qu'elles avaient inspiré à M. Paul Adam qui, dans une préface, félicite M. Pierre Dornin de poursuivre, sous une forme nouvelle, l'œuvre du commandant Ferry — dont on n'a pas oublié le beau livre *La France en Afrique* — et de nous apprendre à mieux connaître ces âmes soudanaises, sœurs cadettes des nôtres, — et pas si inférieures que notre orgueil se l'imagine, car, dit M. Paul Adam, si « ces frères lointains et puérils se différencient de nous parce qu'ils ne possèdent pas d'élite, parce qu'ils semblent n'atteindre jamais le pouvoir cérébral de nos adultes », — combien de nos paysans en dépit de l'instruction laïque et obligatoire paraissent également avoir gardé leurs facultés d'adolescence, sans avoir pu rien y joindre.

En tout cas ces femmes noires savent aimer et souffrir, telle la jolie et puérile Aïtcha — elles savent aussi réduire, maîtriser, anéantir une volonté d'homme par des moyens d'une douceur et d'une cruauté raffinées très dignes de notre Europe : demandez plutôt à Zabra la Pourogue, la courtisane noire, effrayante et superbe, consciente à demi de son affreux, mortel et délicieux pouvoir..... De tous ces tableaux largement peints qu'on devine et qu'on sent minutieusement exacts et décrits par un homme qui les vécut, une émotion intense et profonde se dégage ; c'est de l'art vivant et humain.

* *

Avec M. André Couvreur le roman aborde résolument l'examen des problèmes physiologiques et sociaux les plus graves. On sait que cet écrivain, romancier et savant, a entrepris une œuvre véritable d'éducation sociale, où ses idées très humaines, très généreuses, très fécondes, sont exposées sous la forme accessible et démonstrative du roman. Il a consacré à *La Famille*, deux volumes dont j'ai dit déjà l'intérêt et la haute portée : *La Force du sang* et *La Graine*, — *Le Fruit* complète la Trilogie. — Dans ce livre il étudie, nous disait-il naguère, « les problèmes si graves de la création humaine et des soins moraux et physiques à donner à l'enfant depuis le jour où il a été conçu, c'est-à-dire depuis la prénaisance jusqu'à l'époque où il devient un individu livré à ses seules forces en face de la société. »

On voit l'ampleur, la noblesse d'un tel sujet : c'est l'enfant, c'est-à-dire la plus émouvante fraction de l'humanité, c'est l'espoir, l'avenir et le progrès. Avec passion, avec ferveur, avec courage, M. André Couvreur examine le problème sous toutes ses faces, et au cours de son roman émouvant et parfois tragique, nous vivons, empoignés, tous les dangers qui menacent l'enfant avant même qu'il ait vu le jour et le poursuivent à travers les ans, au-delà de lui-même, dans la Race immortelle : préjugés sociaux, égoïsme, passions, ignorance — ligués contre le Fruit innocent et sacré, — qui doit être la seule raison d'être, la divine et humaine récompense de l'amour universel. Cette thèse si profondément noble, humaine et juste, n'eut jamais plus qu'en notre temps besoin

d'être soutenue, — elle l'est magistralement dans ce roman de tendresse féconde, d'émotion et de scientifique rigueur.

*
* *

Mme Marie de La Hire, femme de l'écrivain très distingué dont j'ai tant goûté le moderne *Don Juan*, a publié un roman d'une très curieuse et séduisante originalité : *La Nièce de l'Abbé Rozan*. Ce roman est tout à la fois chaste et singulièrement audacieux, peinture de mœurs provinciales, analyse d'âmes, idylle et drame — et je serais bien empêché de vous dire à quel genre il appartient — mais ce dont je suis sûr, c'est qu'à aucun moment il n'est du genre ennuyeux.

Il y a là, évoluant dans des cadres familiaux de province, au milieu d'une très simple et très complexe histoire d'amour, une série de figures peintes avec une rare vigueur et notamment un type de prêtre, l'abbé Rozan que je vous recommande comme un ecclésiastique pas banal. Il n'ignore rien de la vie ce prêtre, il connaît pour les avoir éprouvées les misères humaines, il fréquente les œuvres d'Homère, de Pétrone, de Flaubert et d'Elisée Reclus ; il comprend tout et lit tout, sauf je crois bien son bréviaire ; — avec cela c'est un très brave homme, très charitable et très compatissant, mais qui tout de même regarde d'un peu haut les obligations de son sacerdoce et traite avec un peu trop de désinvolture dans la célébration des mariages les prescriptions du code civil.

En somme, un roman tout à fait agréable, et ce qui est mieux, une œuvre où s'affirme une très forte et très indépendante personnalité d'écrivain.

PH.-EMMANUEL GLASER.

P.-S. — Ici, notre excellent collaborateur et ami Ph.-Emmanuel Glaser nous cède la plume et se dérobe. Il a grand tort : personne ne s'entend mieux que lui à dire en quelques lignes précises les mérites essentiels d'un livre, et je ne comprends pas qu'ayant une fois l'occasion d'entretenir ces lecteurs d'un ouvrage de lui, lui qui passe sa vie à parler des ouvrages des autres, il refuse de la mettre à profit. Bien plus, le chroniqueur Ph.-Emmanuel Glaser, notre ami, me paraît manquer absolument à son devoir qui est, on le sait, de signaler à nos lecteurs les volumes les plus dignes d'attention.

En conséquence, je flétris hautement la conduite de ce rédacteur partial, paresseux, sans conscience, déplore sa défaillance, et répare son omission.

Le *Mouvement littéraire* est l'ensemble des articles parus chaque semaine en 1905 dans la rubrique de la *Petite Chronique des lettres*, au *Figaro*. Ces articles brefs, nourris, aimables et fins, déterminant d'un trait le caractère d'un livre, ils sont trop suivis et trop goûtés pour que nous nous donnions le ridicule de les découvrir. Mais il faut insister sur l'intérêt tout neuf qu'ils présentent à être réunis. Nous possédons ainsi le plus précieux répertoire qui soit de presque tout ce qui a été publié de remarquable en cette année 1905, — roman, théâtre, histoire, poésie, politique, philosophie, littérature, etc... ; un memento admirablement ordonné, classé, auquel tous les bibliographes auront à se reporter sans cesse ; une vivante revue, sympathique, avisée, chaleureuse et claire, pleine de sens et pleine de cœur « de toutes les formes de l'esprit français » à un moment fort émouvant puisque nous y touchons. Il est à souhaiter que la série se continue régulièrement, et que Ph.-Emmanuel Glaser nous apporte tous les ans une synthèse aussi lumineuse de la production contemporaine.

CH. D.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Am Mercure de France : *La troisième Héloïse*, roman très intéressant de M. JACQUES DAURELLE. — *Les Jeux de la flamme*, roman de AUREL. — *Les Dau-*

phins du jour, par HENRI MALO. — *Notes sur l'art japonais : la sculpture et la ciselure*, par TEI-SAN. Chez Per Lamm : *La gymnastique pour tous*, par L.-G. KUMLIEN.

Chez Chacornac : *Reflets de l'erraticité*, par CH. D'ORINO. — *Contes et Interviews*, par CH. D'ORINO.

Chez Stock : *Rayonnements*, par CH. DE BUSSY.

Chez L. Michaud : *Fil de Fer*, par JEHAN RICTUS. Tout le monde connaît les *Soliloques du pauvre*, de RICTUS, et tout le monde voudra lire sa nouvelle œuvre en prose, œuvre cruelle et vécue, qui semble un long sanglot d'ironie désespérée. Œuvre personnelle et curieuse qui impressionnera vivement les lettrés.

Chez Fasquelle : *Les Disparates*, de CH.-HENRY HIRSCH.

Chez Pierre Douville : *Parenthèse amoureuse*, par PIERRE VALDAGNE.

Chez Perrin : *Lettres de Henrik Ibsen à ses amis*, traduites par Mme MARTINE-RÉMUSAT.

Chez Ollendorff : *Le bon temps*, roman par HENRI LAVEDAN. — *L'amour s'amuse*, par GASTON DERYS.

— *Les pêcheurs d'étoiles*, par HENRI D'ASTI. — *Redites-nous quelque chose*, par MIGUEL ZAMACOÏS.

Chez Albin-Michel : *La nuit de Philodore*, par PIERRE CORRARD.



Les Théâtres

COMÉDIE FRANÇAISE : LA FONTAINE DE JOUVENCE, deux actes en vers de M. EMILE BERGERAT. — LA PAIX CHEZ SOI, un acte de M. GEORGES COURTELINE. *****

Aux environs de la fête nationale, avant que tous les Parisiens de Paris et d'ailleurs eussent quitté la capitale, la Comédie Française représentait avec la *Princesse de Bagdad* d'Alexandre Dumas fils, bien démodée, bien déclamatoire, bien peu vivante, une fantaisie mythologique charmante de M. Emile Bergerat, la *Fontaine de Jouvence*, et un petit chef d'œuvre de M. Georges Courteline, *La Paix chez soi*.

Méfiez-vous de la *Fontaine de Jouvence* dont le miroir magique luisait jadis en Arcadie parmi les lauriers roses et brille peut-être quelque part encore : elle faillit causer à deux couples touchants les désagréments les plus singuliers.

Archis et Daméta, blancs vieillards pâles de toute une existence heureuse, erraient un jour en compagnie de leur âne leur ami, jusqu'ici leur maître, auprès de la source perfide. Néère et Télamon, jeunesse dorée, roses de tous les soucis légers du bonheur espéré, parlaient d'amour non loin de là.

Or, Jupiter, un peu désœuvré, vaguement jaloux, comme tous les dieux, lesquels, après avoir construit ces merveilleux polichinelles primitivement appelés *hommes*, leur envièrent bien des fois leurs ébats puérils et leur insouciance joyeuse, — Jupiter donc s'avise, pour se désennuyer, de tourmenter ces gens paisibles. Il tente Daméta et Néère. Et Daméta, près de la source dont l'eau rend la jeunesse aux vieillards, dit soudain à Archis : « Si nous recommencions le beau voyage de notre long bonheur ? » Archis, prudent, préfère mourir. « Non, vois-tu, ma bonne amie, nous avons eu de la chance une fois. Il ne faut pas être trop exigeant. Pour moi, l'éternité me suffit. »

Et Néère, près de la source dont l'eau prodigierait la vieillesse aux jeunes fous assez fous pour en boire, dit à Télamon : « Tu m'aimes ? — Oui. — Tu m'aimais ? — Oui. — Tu m'aimeras ? — Oui, oui. — Toujours ? — Parbleu ! — Ça fait jusqu'à quand, ça, toujours ? — Oh ! longtemps, très longtemps, tu verras... Un baiser ? — Nous allons voir. Tiens, bois. — Hein ? — A ta santé. Nous allons boire tous les deux de l'eau de cette précieuse fontaine pour voir immédiatement comme on sera quand on aura quatre-vingt-dix-sept ans... Ça fera drôle !... — Mais je ne

trouve pas, mais c'est absurde ! — Télamon, tu ne m'as jamais aimé. Je m'en vais me cacher dans les vignes pour que vous ne sachiez pas ce que je suis devenue... » Et Télamon s'élance à sa poursuite, tandis qu'Archis qui s'est éloigné en compagnie de Daméta, sa femme, et de l'âne, son maître, se couche, et fort troublé par l'idée saugrenue de l'épouse, ne tarde point pourtant à s'endormir profondément.

Mais Daméta demeure éveillée et Néère échappe toujours. Et Néère revient vers la fontaine où Daméta, seule, rôde, déjà... Boire de cette eau ? Redevenir jeune sans Archis, vieillir tout de suite sans Télamon ? Oh non ! Se pencher simplement sur le miroir, s'y voir telle qu'on fut ou telle qu'on sera, oh, s'y pencher !... Et toutes deux s'ignorant l'une l'autre, poussées par une égale curiosité, s'inclinent parmi les lauriers roses, et Daméta surprend le reflet de Néère et Néère celui de Daméta. O magique miroir, que ta fourberie fut ingénieuse ! Effrayées, les curieuses veulent fuir. Et non loin, Néère rencontre Archis réveillé, mal réveillé, rêvant encore à vrai dire, persuadé que Néère est Daméta rajeunie par la source maudite, Daméta, infidèle pour la première fois ! Et d'autre part Télamon apercevant Daméta qu'il prend pour Néère ruinée par l'eau fatale, s'apprête, pour rattrapper le temps gagné par l'imprudente, à puiser à l'obscur fontaine. — Par bonheur tout s'explique, tous se justifient, tous voient clair et se reconnaissent. Daméta se rejette dans les bras d'Archis tout à fait réveillé, Néère dans les bras de Télamon complètement désillé, l'âne, cerveau profond, notre maître à tous, brait en imperturbable moraliste, comme Epictète fumerait une pipe, et Jupiter rit dans sa barbe, content de s'être offert un agréable divertissement et d'avoir donné à M. Bergerat l'occasion de nous faire entendre des vers parfois très beaux et toujours délicieux, très émus ou très spirituels.

La Fontaine de Jouvence a été très convenablement jouée par MM. Delaunay, Dehelly, Ravet ; très aimablement par Mlle Roch et Mlle Garrick.

La Paix chez soi, Trielle, romancier sans fortune ni talent, ne la connaît guère. Car Trielle est marié, et certes Valentine sa femme serait une excellente petite femme si elle n'était insupportable, si elle ne dépensait en moins d'une demi-heure pour des caprices absurdes, donc indiscutables et nécessaires, ce que le malheureux fabricant met un demi-mois à gagner en épuisant ses tristes méninges.

Trielle, pour la corriger, a essayé de diverses méthodes. Il l'a fouettée sans colère, avec justice, automatiquement. Effet nul. Il a cassé quelques meubles du salon, de la salle à manger, de la chambre à coucher. Mais il a fallu les remplacer et ce ne fut pas avantageux. Enfin il inaugure un système d'amendes proportionnelles à la gravité, à la violence, au nombre des injures, sottises et méfaits de Valentine. L'excellente petite femme qui mourait d'envie de posséder une belle lanterne en imitation de fer forgé et qui n'avait plus un sou de poche, se trouverait fort mal de cette organisation nouvelle si elle n'était, de son côté, aussi pleine de ressources qu'un auteur de romans à la ligne : elle fait un billet et le signe du nom de son mari. Trielle, accablé, se soumet. Il paiera. « Tu es un ange », mime Valentine. « Je suis un âne », songe Trielle. Et tandis que Valentine s'en va en sautillant, à seule fin de découvrir la garniture de cheminée qui irait bien avec la lanterne, Trielle reprend la page commencée, achève les dix-sept lignes sensationnelles qu'il devait ajouter à la hâte pour remplacer l'article nécrologique consacré à un académicien plus lent à mourir qu'on ne l'espérait, et conclut mélancoliquement : « *La suite à demain...* »

Cette comédie classique, aiguë, sobre et puissante, a remporté un succès enthousiaste auquel n'ont pas peu contribué M. de Féraudy et Mlle Leconte.

CHARLES DUMAS

ELEGANCE FÉMININE

Souhaitez-vous encore les fêtes ? Oui, sans doute, mais beaucoup moins, les dieux s'en vont et nous n'avons plus l'état d'âme bon enfant qui faisait promener dans toute la France des armées de pots de fleurs et de gros bouquets pommés comme des choux tout cravatés de papier blanc.

Saint Louis, saint Jean, saint Paul, saint Joseph, saint Henri, sainte Cécile et par-dessus tout sainte Marie faisaient la joie des fleuristes et la gloire des heureux fileuls de ces augustes patrons. Les jeunes filles, surtout, se montraient fières du nombre de bouquets reçus et les énuméraient avec complaisance à leurs compagnes moins favorisées et à celles qu'un nom peu connu dans la phalange céleste condamnait souvent à être oubliées.

En effet, allez donc vous souvenir d'un petit saint de rien de tout, dont la fête est irrégulière et que nombre de calendriers dédaignent la moitié du temps. Il faut chercher, pointer, se mettre une date dans la tête, travail supplémentaire dont on se passe très bien, tandis que les fêtes connues carillonnent à toutes les oreilles et forcent les esprits distraits, ou économes, à se rappeler leurs devoirs de famille, d'amitié et de convenances.

Maintenant, il est vulgaire de se nommer simplement Marie. Le nom divin manque de chic lorsqu'il n'a pas un suivant pour le rehausser, lui donner quelque chose de plus aristocratique suivant le goût moderne. On s'appelle Marie-Anne, Marie-Thérèse, Marie-Louise, Marie-Antoinette, ça c'est le superfin !... On voit peu de Marie-Jeanne, le gros drame ayant accaparé ce vocable pour la femme du peuple et malgré notre époque d'égalité c'est une élégance à rebours qui ne séduit personne. En résumé toutes ces Marie, simples ou complexes, forment un total assez important pour faire distribuer, en ce mois d'août, plus de fleurs qu'en aucun moment de l'année.

Sans m'adresser à personne, je veux envoyer quelques vœux à mes lectrices et tout d'abord leur souhaiter de posséder de beaux yeux, bien pénétrants, bien doux, mais de cette douceur troublante que l'on admire chez les femmes d'Orient. Regards pleins d'une flamme caressante qui s'avive sous des cils longs et soyeux, sous des sourcils épais et brillants, merveilleuse parure, plus séduisante et plus rare que les fastueux bijoux. Rare, certainement, mais pourtant facile à se procurer si l'on connaît la Sève source de la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, incomparable pour développer le système pileux sans danger d'aucune sorte. Par la grâce de ce produit qui vaut 5 et 5 fr. 50, franco, on peut rivaliser avec les Houris de Mahomet dont un seul regard transporte les croyants.

A beau regard, joli sourire... Voilà encore une chose à souhaiter, le sourire, le délicieux sourire écos sur des dents blanches et des gencives roses donnant l'impression de la beauté saine et de la parfaite santé. Et dire que nombre de femmes, pourtant coquettes, ignorant la séduction d'une bouche irréprochable, d'un sourire bien franc, n'ayant pas à baisser, parce qu'il n'a rien à cacher. Oh ! mesdames, apprenez-la vite, cette coquetterie et, pour bien la connaître à fond, servez-vous des produits Dentifrices des Bénédictins du Mont Magella, Elixir, Pâte ou Poudre, car par eux vous aurez belles dents, gencives fermes et pure haleine. Ces spécialités se trouvent chez M. Senet, administrateur, 33, rue du 4-Septembre.

CHRYSAÏTHEME.

AU SABLIER 14, Rue DROUOT, Téléphone 231-21
G^{de} Spécialité pour **DEUIL**

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques
pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S.G.D.G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées et FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes. VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

Expositions : Lille, 1902 ; Reims, 1903 ; (St-Louis) (Etats-Unis), 1904 ; Grands Prix

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 848-67

CHEMINS DE FER

DE

PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets d'aller & retour DE PARIS A LA FRONTIÈRE SUISSE

delivrés conjointement

avec des Cartes d'abonnements généraux suisses

La gare de Paris délivre des billets d'aller et retour de 1^{re} et 2^e classes, valables 33 jours, pour Genève, les Verrières-frontière, Vallorbe-frontière et Villers-frontière (sans réciprocité).

Ces billets, qui sont émis au prix de 87 fr. en 1^{re} classe et de 64 fr. en 2^e classe, comportent la faculté d'aller de Paris en Suisse par l'un quelconque des points frontières ci-dessus dénommés et de revenir, soit à Paris P.-L.-M. par l'un quelconque de ces points, soit à Paris-Est par Delle-frontière ou par Bâle-Petit-Croix. Ils sont délivrés exclusivement aux voyageurs qui prennent, en même temps, une carte d'abonnement suisse de 15 ou 30 jours, valable sur les principaux chemins de fer et lignes de navigation suisses.

Les prix des abonnements généraux suisses sont les suivants :

Abonnement de 15 jours : 1^{re} classe : 85 fr., 2^e classe : 60 fr., 3^e classe : 45 fr.

Abonnement de 30 jours : 1^{re} classe : 125 fr., 2^e classe : 90 fr., 3^e classe : 65 fr.

Ces prix comprennent un dépôt de 5 fr. qui est remboursé au moment de la restitution de la carte.

AVIS IMPORTANT — Toutes les gares du réseau P.-L.-M. délivrent des cartes d'abonnements généraux suisses de 15 et 30 jours ; elles délivrent aussi des cartes d'abonnements généraux suisses valables 45 jours, aux prix suivants (y compris le dépôt de garantie de 5 fr.) :

1^{re} classe 165 fr., 2^e classe 115 fr., 3^e classe 85 fr.

Pour plus de détails, consulter le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M.

Billets d'aller et retour de saison à prix réduits

BERNE, INTERLAKEN, ZERMATT

(Mont-Rose-Gornergrat)

VALIDITÉ : 60 JOURS

De Paris à Berne (ou vice versa) :
1^{re} Via Dijon-les-Verrières, à l'aller et au retour ;
2^e Via Dijon-les-Verrières à l'aller et via Délé-mont-Delle, Paris-Est au retour : 1^{re} classe, 100 fr.; 2^e classe, 75 fr.; 3^e classe, 50 fr.

De Paris à Interlaken (ou vice versa), mêmes itinéraires que pour Berne : 1^{re} classe, 112 fr.; 2^e classe, 83 fr.; 3^e classe, 56 fr.

Billets délivrés du 1^{er} avril au 15 octobre.

De Paris à Zermatt (sans réciprocité), via Dijon-Pontarlier-Lausanne : 1^{re} classe, 140 fr.; 2^e classe, 108 fr.; 3^e classe, 71 fr.

Billets délivrés du 15 mai au 27 septembre.

Ces billets ne peuvent être utilisés, entre Viège et Zermatt, que jusqu'au 30 septembre (le chemin de fer de Viège à Zermatt ne fonctionnant pas après cette date).

Arrêts facultatifs sur tout le parcours. Franchise de 30 kilogrammes de bagages sur le réseau P.-L.-M. Aucune franchise en Suisse.

VOYAGES INTERNATIONAUX à itinéraires facultatifs

Il est délivré toute l'année, dans toutes les gares des grands réseaux français, dans certaines Agences de voyages et divers bureaux d'émission (1), des Livrets de voyages internationaux à itinéraires établis au gré des voyageurs et pouvant comporter à la fois des parcours :

a) Sur les réseaux français du P. L. M., de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, de l'Orléans, de l'Ouest, de l'Etat (lignes algériennes), du P. L. M.-Algérien, de l'Ouest-Algérien, du Bône-Guelma et sur le réseau Corse des Chemins de fer départementaux.

b) Sur certaines lignes maritimes de l'Océan Atlantique, de la mer Méditerranée et de la mer Noire (Echelles du Levant) desservies par la Compagnie Générale Transatlantique, par la Compagnie de navigation mixte (Compagnie Touache) par la Société Générale de Transports maritimes à vapeur ou par la Société des Messageries maritimes.

c) Sur les chemins de fer allemands, austro-hongrois, belges, bosniaques et herzegoviniens, bulgares, danois, finlandais, italiens et siciliens, luxembourgeois, néerlandais, norvégiens, roumains, serbes, suédois, suisses et turcs.

L'itinéraire des voyages commencés en France, en Algérie, en Tunisie, en Corse ou en Italie, doit comporter obligatoirement des parcours étrangers ; il doit ramener le voyageur à son point de départ.

Parcours minimum taxé : 600 kilomètres. — Validité : 45 jours jusqu'à 2.000 kilomètres ; 60 jours de 2.001 à 3.000 kilomètres et 90 jours au-dessus de 3.000 kilomètres.

Les demandes de Livrets internationaux sont satisfaites le jour même lorsqu'elles parviennent, avant midi, aux gares de Paris et de Nice, aux Agences de voyages et bureaux d'émission ci-dessus désignés. Pour toutes les autres gares, les demandes doivent être faites au moins 4 jours à l'avance. Les Livrets commandés en Algérie, en Tunisie et en Corse étant établis en France, le délai de 4 jours est augmenté des délais de transmission.

ARRÊTS FACULTATIFS

Les demandes de Livrets internationaux sont satisfaites le jour même lorsqu'elles parviennent, avant midi, aux gares de Paris et de Nice, aux Agences de voyages et bureaux d'émission ci-dessus désignés. Pour toutes les autres gares, les demandes doivent être faites au moins 4 jours à l'avance. Les Livrets commandés en Algérie, en Tunisie et en Corse étant établis en France, le délai de 4 jours est augmenté des délais de transmission.

Voyages circulaires à itinéraires fixes

La Compagnie délivre, dans les principales gares situées sur les itinéraires, des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes, extrêmement variés, permettant de visiter, à prix très réduits, en 1^{re}, 2^e ou 3^e classe, les parties les plus intéressantes de la France (notamment l'Auvergne, la Savoie, le Dauphiné, la Tarentaise, la Maurienne, la Provence, les Pyrénées, etc.), l'Italie et la Suisse.

Arrêts facultatifs à toutes les gares de l'itinéraire. La nomenclature de tous ces voyages, avec les prix et conditions, figure dans le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Excursions à L'ILE DE JERSEY

Dans le but de faciliter la visite de l'île de Jersey, la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer au départ de Paris, des billets directs d'aller et retour valables un mois, permettant de s'embarquer à Carteret, à Granville ou à Saint-Malo.

Billets valables par Granville à l'aller et au retour.

1 ^{re} classe.....	63 15
2 ^e classe.....	44 25
3 ^e classe.....	29 85

Billets valables par Carteret à l'aller et au retour.

1 ^{re} classe.....	63 15
2 ^e classe.....	44 25
3 ^e classe.....	29 85

Billets valables à l'aller par Carteret et au retour par Saint-Malo ou inversement.

1 ^{re} classe.....	72 55
2 ^e classe.....	49 80
3 ^e classe.....	35 50

Billets valables à l'aller par Granville et au retour par Saint-Malo ou inversement.

1 ^{re} classe.....	74 85
2 ^e classe.....	50 05
3 ^e classe.....	37 30

Billets valables à l'aller par Carteret et au retour par Granville ou inversement.

1 ^{re} classe.....	65 45
2 ^e classe.....	44 50
3 ^e classe.....	31 70

Les billets délivrés à l'aller par Granville ou Carteret et au retour par Saint-Malo, permettent d'effectuer l'excursion du Mont Saint-Michel.

Les billets valables par Granville et Saint-Malo sont délivrés toute l'année ; ceux valables par Carteret sont délivrés du 15 mai au 14 octobre.

Pour plus de renseignements, consulter le Livret-Guide-Illustré du réseau de l'Ouest, vendu 0 50, dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.

VACANCES

Dans le but de faciliter à nos lecteurs le choix d'une villégiature, nous leur rappelons que la Compagnie de l'Ouest dessert toute la Normandie, une partie de la Bretagne, les stations balnéaires de la Manche du Tréport à Brest et qu'elle met en vente, aux prix de 0 fr. 50 l'exemplaire, dans les bibliothèques de ses gares, dans les bureaux de ville et les principales Agences de voyages de Paris, Un Guide Illustré de son Réseau.

Ce Guide de plus de 300 pages, illustré de 126

gravures contient les renseignements les plus utiles pour le voyageur. (Description des sites et lieux d'excursion de la Normandie et de la Bretagne. — Principaux horaires des trains. — Tableau des marées. — Cartes cyclistes du littoral de la Manche. — Plans des principales villes. — Liste des hôtels, restaurants, etc.)

En outre la Compagnie de l'Ouest met en vente les publications illustrées suivantes :

1 ^{re} — Guide de la Banlieue Ouest.....	0 fr. 25
2 ^e — Guide-Album du Mont-Saint-Michel.....	0 fr. 25
3 ^e — Brochure illustrée Les Stations Balnéaires.....	0 fr. 25
4 ^e — La France en Chemin de fer (6 Itinéraires) chaque itinéraire.....	0 fr. 15
5 ^e — Carte illustrée du réseau.....	0 fr. 40
6 ^e — Carnet de Cartes Postales.....	0 fr. 40

Toutes ces publications sont adressées franco à domicile contre l'envoi de leur valeur, en timbres poste, au Service de la Publicité, 20, Rue de Rome, à Paris.

CHEMIN DE FER DU NORD

Bains de mer

Billets d'aller et retour collectifs pour familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne.)

Billets individuels hebdomadaires. (Réduction de 20 à 44 0/0.)

Billets individuels ou collectifs d'excursion du dimanche à des prix excessivement réduits (2^e et 3^e classes).

Cartes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.)

Villes d'Eaux : Enghien, Pierrefonds, Saint-Amand, Serqueux

Billets individuels hebdomadaires. (Réduction de 20 0/0 à 44 0/0.)

Cartes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.)

Billets d'aller et retour collectifs pour familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne.)

Billets de Vacances à prix réduits

Avantageux pour les familles d'au moins trois personnes, effectuant un parcours simple minimum de 50 kilomètres.

Billets d'excursion du Dimanche pour Chantilly, Pierrefonds et Compiègne, Coucy-le-Château, Villers-Cotterêts

A des prix excessivement réduits.

Fêtes du Carnaval, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption, de la Toussaint et de Noël

Prolongation de la validité des billets d'aller et retour ordinaires.

Voyages Internationaux avec Itinéraires facultatifs

A effectuer sur les divers grands réseaux français et les principaux réseaux étrangers. Validité : 44 à 90 jours. Arrêts facultatifs.

Billets d'excursion pour la Vallée de la Meuse

Prix : 1^{re} cl., 42.35 ; 2^e cl., 31.25 ; 3^e cl., 23.20. Validité : 15 jours.

Billets circulaires pour Pierrefonds, les Ruines de Coucy, les Bords de la Meuse, Grottes de Han et Rochefort

Prix : 1^{re} cl., 72.70 ; 2^e cl., 53.20. Validité : 30 jours.

Voyages circulaires divers pour visiter la Belgique

Prix très réduits. Validité : 30 jours.

Cartes d'Abonnement Belges de 5 et 15 jours

Délivrées par toutes les gares et stations du réseau du Nord, donnant droit à un voyage aller et retour sur les lignes françaises et libre parcours sur tous les réseaux belges.

Billets d'excursion pour l'Ecosse et le Pays de Galles

Délivrés du 1^{er} mai au 31 octobre. Validité : 45 jours. Prix très réduits.

Excursions en Espagne

Billets français délivrés conjointement avec des circulaires ou demi-circulaires espagnols. Validité : 60 à 120 jours. Prix très réduits.

Consulter le LIVRET-GUIDE NORD. — Prix : 20 centimes.

CLARIDGE'S HOTEL LONDON.



"THE RESTAURANT,
CLARIDGES."

LE RESTAURANT